

PAR L'AUTEUR DE LA SAGA SHANNARA

TERRY BROOKS

Le Royaume magique de Landover *Intégrale* ②



«Landover était tout ce qu'il avait pu espérer, sans ressembler en rien à ce qu'il avait imaginé.»

Le Royaume magique de Landover

Intégrale ②

Autrefois, Ben Holiday croyait que nul ne travaillait plus dur qu'un avocat. C'était il y a deux ans, avant son arrivée à Landover.

Depuis, il a tout risqué, troqué son appartement de Chicago pour un château d'argent et sa charge au barreau pour celle de souverain. Naturellement, on ne change pas de monde, de vie, de destin aussi facilement. Il a dû affronter le machiavélique Michel Ard Rhi et faire face au mystère de la licorne noire pour y parvenir. Ces menaces désormais derrière lui, Ben peut dorénavant se consacrer à son bonheur.

Malheureusement, un roi n'a jamais de répit. Tapiés dans l'ombre, créatures magiques et sorcières fomentent toujours quelque attaque sournoise...

Cette seconde intégrale comprend les ouvrages *La Boîte à malice*, *Le Brouet des sorcières* et *Princesse de Landover*.

Américain, **TERRY BROOKS** est l'un des auteurs phares de la Fantasy. Ses ouvrages se sont vendus à plus de cinquante millions d'exemplaires à travers le monde et apparaissent régulièrement en tête des meilleures ventes du *New York Times*.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Frédérique Le Boucher et Laurence Le Charpentier.

LE ROYAUME MAGIQUE
DE LANDOVER

Intégrale 2

TERRY BROOKS

LE ROYAUME
MAGIQUE
DE LANDOVER

Intégrale 2

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Frédérique Le Boucher
(tomes 4 et 5) et Laurence Le Charpentier (tome 6)*

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook,
Instagram et Twitter.

www.editions-pygmalion.fr

Sont rassemblés dans cette intégrale les trois textes suivants :
La Boîte à malice, Le Royaume magique de Landover – tome 4
Le Brouet des sorcières, Le Royaume magique de Landover – tome 5
Princesse de Landover, Le Royaume magique de Landover – tome 6

Ces traductions sont publiées en accord avec Del Rey, une marque de Random
House, une division de Penguin Random House LLC.

Titre original : *The Tangle Box*

© Terry Brooks, 1994

© Éditions J'ai lu, 1997, pour la présente traduction.

Titre original : *Witches' Brew*

© Terry Brooks, 1995

© Éditions J'ai lu, 2003, pour la présente traduction.

Titre original : *Princess of Landover*

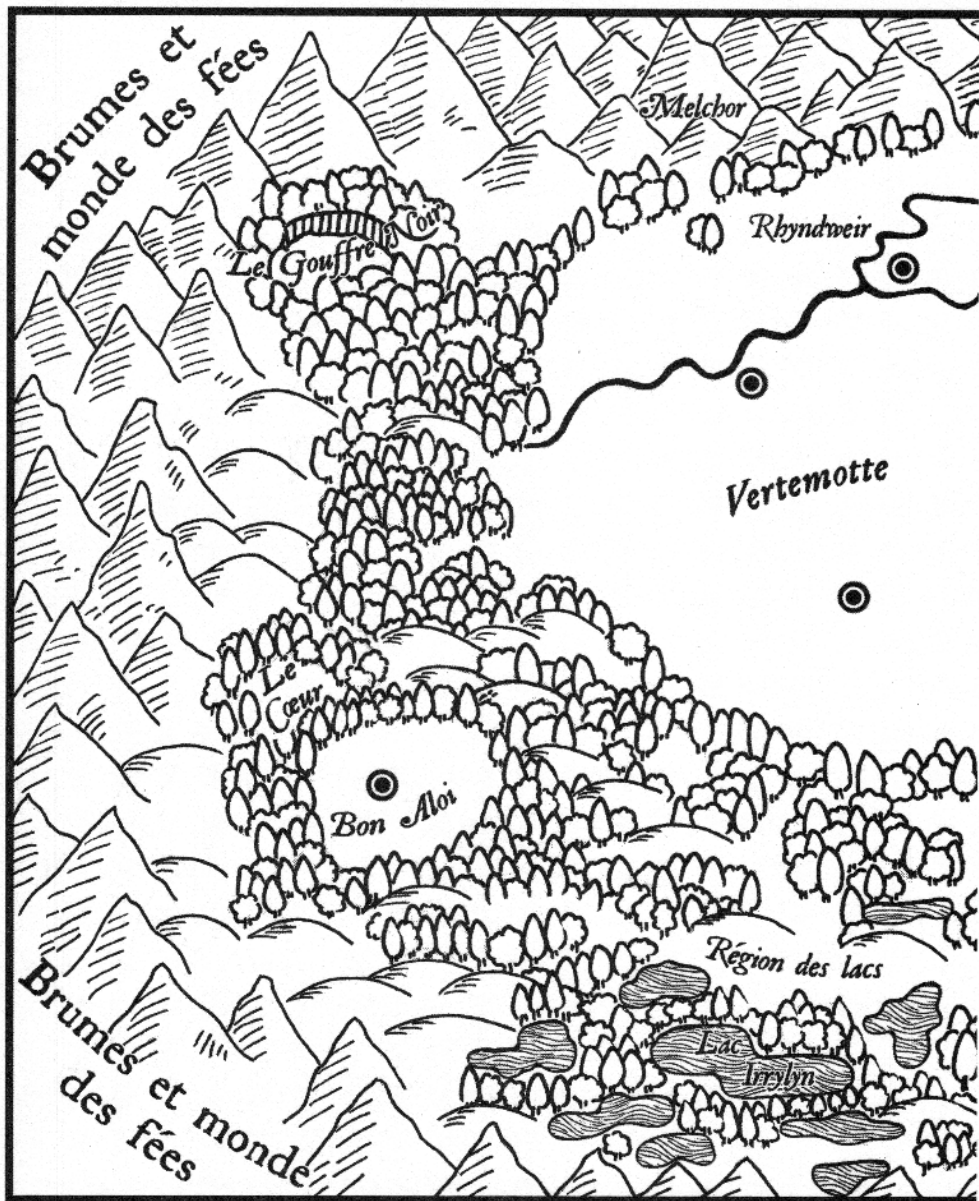
© Terry Brooks, 2009

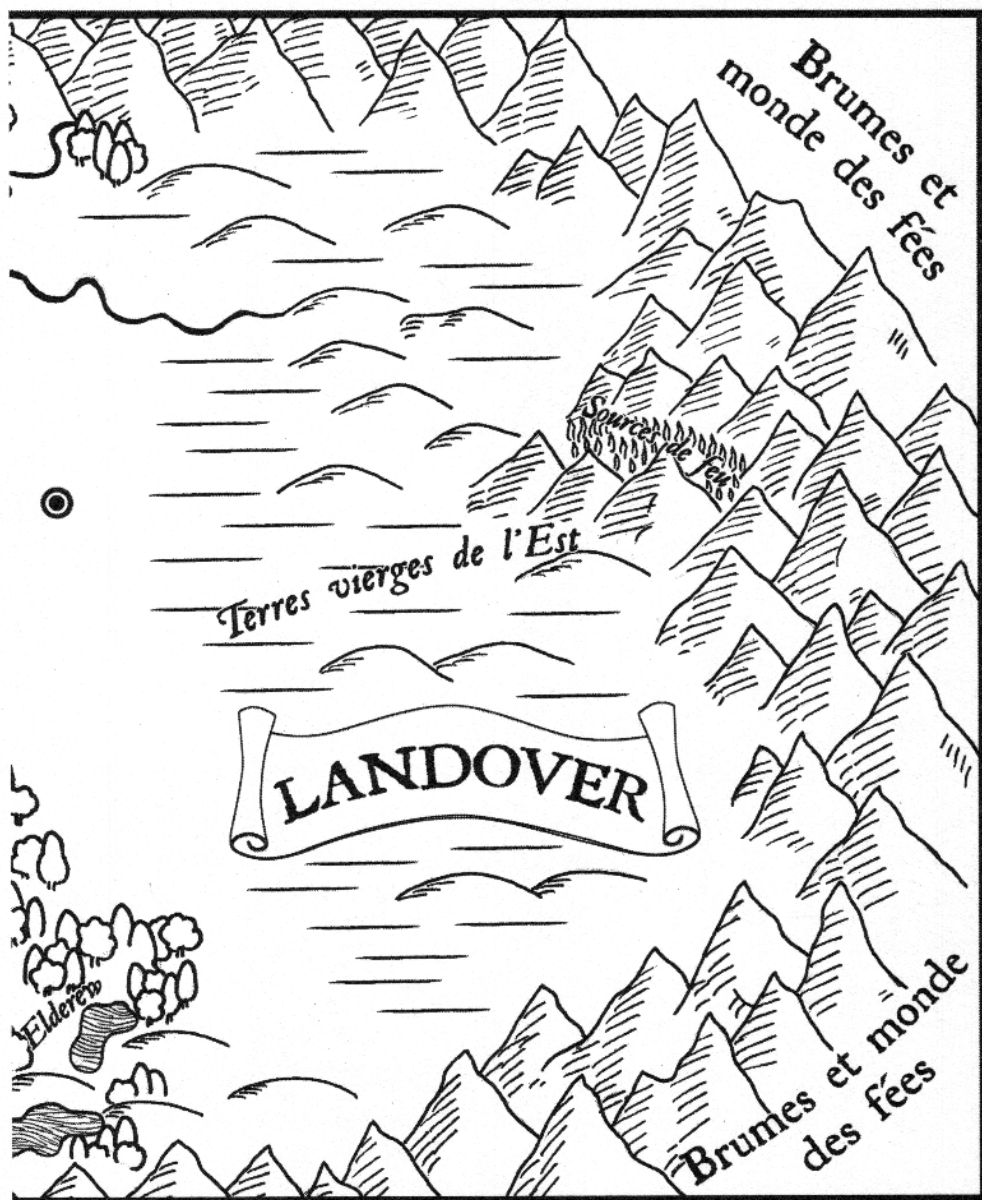
© 2018, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente traduction

Pour la carte en début d'ouvrage : © Bragelonne 2010

© 2018, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente édition
ISBN : 978-2-7564-2561-0

La Boîte à malice





D'après la carte de Russ Charpentier.

*Pour Chris, Denny, Gene, Phil, Scott, Stuart et,
quelque part on ne sait où, Larry.*

*À ces vieux amis qui me connurent alors
et me quittèrent à bon escient.*

« Un soir que j'entrais avec une bougie je fus saisi de l'entendre dire d'une voix un peu tremblée : "Je suis là couché dans le noir à attendre la mort." La lumière était à un pied de ses yeux. Je me forçai à murmurer : "Bah, des bêtises !" debout au-dessus de lui, comme pétrifié.

De comparable au changement qui altéra ses traits, je n'avais jamais rien vu, et j'espère ne jamais rien revoir. Oh, je n'étais pas ému. J'étais fasciné. C'était comme si un voile se fût déchiré. Je vis sur cette figure d'ivoire une expression de sombre orgueil, de puissance sans pitié, de terreur abjecte, de désespoir intense et sans rémission. Revivait-il sa vie dans tous les détails du désir, de la tentation, de l'abandon pendant ce moment suprême de connaissance absolue ? Il eut un cri murmuré envers une image, une vision ; il eut par deux fois un cri qui n'était qu'un souffle :

"Horreur ! Horreur !" »

Joseph CONRAD

Au cœur des ténèbres

Traduction de J.-J. Mayoux, éditions GF-Flammarion

Titre original : *Heart of Darkness*

SKAT MANDOU

Horris Kew avait tout d'un Iznogoud, revu et corrigé par Walt Disney. Avec son grand corps sec, sa tête trop petite, ses bras et ses jambes trop longs, ses oreilles, son nez, sa pomme d'Adam et sa tignasse qui paraissaient fuir aux quatre vents, il ressemblait à quelque grotesque pantin désarticulé, fait de bric et de broc. Il avait l'air inoffensif et un peu niais. Il n'était ni l'un ni l'autre. Comme tous ceux qui possèdent un modeste pouvoir – trop modeste pour ne pas en abuser –, il se croyait supérieurement intelligent, se prenait pour un génie. À tort. Il était, par conséquent, un véritable danger public – y compris pour lui-même – et, bien évidemment, ne le soupçonnait même pas.

Ce matin-là ne dérogeait pas à la règle.

Remontant l'allée au pas de charge, il ouvrit la barrière, la claqua avec hargne – comme s'il lui reprochait de ne pas s'être docilement écartée devant lui – et se dirigea vers le manoir, sans un regard pour la profusion de fleurs estivales qu'offraient parterres méticuleusement sarclés, arbustes soigneusement taillés et pergola fraîchement repeinte. Il dédaigna tout autant les subtils effluves flottant dans l'air tiède et ne prêta pas davantage attention aux joyeux trilles des deux rouges-gorges juchés sur une branche basse du vieux hickory, au centre de la pelouse qui montait en pente douce jusqu'au manoir. Indifférent au reste du monde, il fonçait droit devant lui, comme un rhinocéros en furie.

De véhéments éclats de voix, provenant de l'Assemblée, parvinrent cependant à lui faire dresser l'oreille. Ses broussilleux sourcils

se rapprochèrent au-dessus de son long nez crochu, telle une paire de chenilles velues travaillant laborieusement à une rencontre au sommet. Biggar s'entêtait toujours à raisonner les fidèles, apparemment. *Les ex-fidèles*, rectifia-t-il intérieurement. *Bien évidemment, ça ne marchera pas. Plus rien ne marchera, maintenant. Une fois qu'on a craché le morceau, on ne peut plus faire machine arrière. Simple question de bon sens !* C'était là une leçon que des milliers de charlatans avaient payée de leur vie ; malheureusement, une leçon sur laquelle Biggar semblait avoir fait l'impasse.

Horris serra les dents. À quoi cet idiot pensait-il donc ?

Les cris de l'Assemblée redoublèrent de virulence et il accéléra l'allure pour dépasser au plus vite le bâtiment abritant ses ouailles. *Ils ne vont pas tarder à rappliquer, tous autant qu'ils sont ! Ah oui ! le troupeau au grand complet ! Toutes ces fidèles brebis qui l'avaient aveuglé pendant de si longs mois ! Oui, tous, sans exception, allaient se métamorphoser en une horde d'ingrats enragés, prêts à le réduire en miettes s'ils parvenaient à lui mettre le grappin dessus.*

Horris s'arrêta net au pied du perron, accablé. Sa pomme d'Adam tressauta comme un bouchon au fil de l'eau, tandis qu'il tentait péniblement de ravalier sa déception. Cinq ans de travail anéantis ! Cinq ans de sa vie balayés en une seconde ! Il ne parvenait pas à le croire. Il s'était tellement acharné.

Il hocha la tête et soupira. « Bah ! il y a d'autres poissons dans l'océan et d'autres océans où jeter ses filets. »

Ses chaussures d'un honnête quarante-huit fillette fouettèrent le bois des marches comme des savates de clown, tandis qu'il montait l'escalier, les yeux écarquillés. Oui, il regardait, à présent, et regardait attentivement. Ce serait là sa dernière chance, il ne reverrait plus jamais cette somptueuse bâtisse, pur joyau de la guerre d'Indépendance, dont il avait fini par tomber amoureux. Il ne reverrait plus jamais cette merveilleuse et vénérable demeure coloniale, restaurée avec tant d'amour, rendue à sa splendeur passée avec tant de soin, rien que pour lui. Tombée en ruine au cœur d'une contrée que l'État de New York avait livrée aux déprédations de la chasse et des sports d'hiver, dans la région des lacs Finger, à moins de quatre-vingts kilomètres de la route reliant Utica à Syracuse, elle

aurait été à jamais ensevelie sous la poussière des ans si lui, Horris Kew, ne l'avait arrachée aux griffes de l'oubli.

Horris Kew accordait une certaine valeur à l'histoire. Il admirait et convoitait tout ce qu'elle imprégnait – surtout s'il pouvait en tirer profit. Skat Mandou réunissait ces deux avantages à la perfection, tel un joli petit paquet-cadeau posé à ses pieds, n'attendant que son bon vouloir pour révéler au grand jour toute la magnificence de son illustre passé et lui prodiguer ses inépuisables trésors.

Mais, si Skat Mandou appartenait bien à l'histoire, c'était, hélas, déjà de l'histoire ancienne.

Horris Kew s'immobilisa devant la porte. Il fulminait. Tout ça à cause de Biggar ! Il allait tout perdre par la faute de cet imbécile de Biggar et de sa langue trop bien pendue. Inconcevable ! Les vingt hectares de la Retraite, le manoir, l'hôtellerie, l'Assemblée, les courts de tennis, les écuries, les chevaux, les domestiques, les limousines, l'avion privé, l'or et les bijoux qu'il avait amassés dans les coffres de la banque, les placements juteux... Plus rien ! Il ne pourrait rien sauver du naufrage. Tout était au nom de la fondation, de la Fondation Skat Mandou, et il n'aurait jamais le temps de récupérer quoi que ce soit. De toute façon, dès qu'ils auraient vent de l'affaire, les membres du conseil d'administration l'auraient à l'œil. Certes, il pourrait toujours mettre la main sur l'argent planqué en Suisse, mais ça ne suffirait pas à compenser l'effondrement d'un tel empire.

D'autres poissons dans l'océan, se disait-il. Mais pourquoi diable devrait-il *encore* aller pêcher ailleurs ?

Il donna un coup de pied dans la chaise adossée au mur et l'envoya valser à l'autre bout de la terrasse en souhaitant de tout cœur pouvoir en faire autant avec ce crétin de Biggar.

Une nouvelle vague de vociférations monta de l'Assemblée jusqu'au manoir. Horris distingua très nettement un « Attrapons-le ! » édifiant. Il coupa court aux regrets inutiles et se rua à l'intérieur.

Il avait à peine franchi le seuil qu'il entendit un battement d'ailes dans son dos. Il tenta de claquer la porte, mais Biggar fut trop vif. Il se faufila par l'entrebâillement à tombeau ouvert, rejoignit l'escalier du vestibule dans une tempête de plumes et se posa sur la rampe avec un petit sifflement qui ressemblait fort à un soupir de soulagement.

Horris le fusilla du regard.

— Quelque chose ne va pas, Biggar ? Aurais-tu éprouvé quelques difficultés à te faire entendre ?

Biggar ébouriffa son plumage. D'un noir de jais des pattes au bec, avec une petite crête de plumes blanches, Biggar avait fière allure. C'était même, à dire vrai, un fort bel oiseau. Une sorte de mainate, quoique Horris n'ait jamais pu déterminer avec certitude à quelle espèce il appartenait. Biggar le regardait avec une petite étincelle de malice dans les yeux et lui fit un clin d'œil.

— Awk ! gentil Horris ! gentil Horris. Biggar est plus beau. Biggar est plus beau.

— S'il te plaît, fit Horris, avec un geste las. Épargne-nous ton numéro de perroquet attardé, veux-tu ?

Biggar claqua du bec.

— Tout est ta faute, Horris.

— Ma faute ! (Horris s'approcha de l'oiseau, l'air menaçant.) Espèce d'idiot ! Ce n'est tout de même pas moi qui ai vendu la mèche ! Ce n'est pas moi qui ai décidé de tout leur balancer !

Biggar s'envola pour se reposer un peu plus loin, à distance respectueuse.

— Du calme ! Du calme ! Rafraîchissons-nous quelque peu la mémoire, veux-tu ? C'est bien toi qui en as eu l'idée, au départ, non ? Arrête-moi si je me trompe, mais cela n'évoquerait-il pas quelques souvenirs ? C'est toi qui as manigancé cette histoire de Skat Mandou, pas moi. Je t'ai suivi parce que tu m'as assuré que ça marcherait. Je n'ai été qu'un pion entre tes mains ; un pion, comme je l'ai toujours été depuis que j'ai vu le jour. Moi, pauvre, simple et misérable petit oiseau ; moi, un proscrit, un...

— Un idiot !

Horris se rapprochait, cherchant sans succès à refréner la crispation de ses mains qu'il imaginait déjà se refermant sur le cou de cet oiseau de malheur.

Biggar sautilla un peu plus haut sur la rampe.

— Une victime, Horris Kew. Voilà ce que je suis. C'est toi qui m'as façonné, toi et ceux de ton espèce. J'ai fait de mon mieux. Je ne peux tout de même pas être tenu pour responsable chaque fois que les résultats de vos machinations ne sont pas à la hauteur de vos espérances !

Horris Kew s'arrêta au pied de l'escalier, s'évertuant à garder son sang-froid.

— Contente-toi de me dire pourquoi tu as fait ça. Juste pourquoi.

Biggar se rengorgea.

— J'ai eu une révélation.

Horris l'examina un moment, ahuri.

— Tu as eu une révélation, répéta-t-il mécaniquement. (Il secoua la tête.) Non mais, est-ce que tu te rends compte de ce que tu viens de dire ? Est-ce que tu mesures à quel point c'est ridicule ?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de ridicule là-dedans. Les révélations, c'est mon rayon, non ?

Horris leva les bras au ciel et se détourna, exaspéré.

— Non, ce n'est pas vrai ! Je n'arrive pas à le croire !

Il fit brusquement volte-face et se mit à gesticuler si furieusement que sa maigre carcasse sembla sur le point de se disloquer.

— Tu nous as ruinés, espèce de crétin ! vociféra-t-il. Cinq ans de travail jetés par les fenêtres ! Cinq ans ! Skat Mandou était la base de tout ce que nous avons construit ! Sans lui, tout part en fumée, tout ! Mais à quoi pensais-tu donc ?

— Skat Mandou m'a parlé, répondit Biggar.

— Mais Skat Mandou n'existe pas ! hurla Horris, à bout de nerfs.

— Si, il existe.

Les narines pincées se dilatèrent et les oreilles en feuilles de chou passèrent, en un éclair, du jaune cireux au rouge écrevisse.

— Non mais, tu entends ce que tu dis, Biggar ? siffla Horris, écumant de rage. Skat Mandou, un sage de vingt mille ans que toi et moi avons inventé pour aider une bande de débiles à se délester de leurs précieux deniers, Skat Mandou t'a parlé ? Non, ce n'est pas vrai ! Je rêve ! Ça ne te rappelle pas quelque chose ? Un plan ? Un certain plan que nous avons mis au point, toi et moi ? Skat Mandou, le visionnaire, le mentor de tous les philosophes et grands hommes de l'histoire, revenu parmi nous pour nous guider vers la lumière. C'était ça, le plan. Nous avons acheté ce terrain, restauré cette maison et créé cette retraite pour les fidèles, les pauvres fidèles désabusés, pathétiques et désespérés – mais pleins aux as – qui n'attendaient qu'une chose : qu'on vienne leur dire ce qu'ils savaient

déjà ! Et c'est très exactement ce que Skat Mandou a fait. À travers toi, Biggar ! Toi, tu n'étais que la voix de ses oracles, un simple oiseau, en fait. Moi, j'étais un banal dresseur de mainate qui se contentait de gérer au mieux les intérêts de Skat Mandou en ce bas monde. (Il reprit son souffle.) Mais, bon sang, Biggar ! Skat Mandou n'existe pas, n'a jamais existé et n'existera jamais ! Il n'y a toujours eu que toi et moi !

— Je lui ai parlé, insista Biggar.

— Tu lui as parlé ?

Biggar lui jeta un regard agacé.

— Cesse de répéter tout ce que je dis ou je vais finir par me demander qui de nous deux est le perroquet !

Horris serra les dents.

— Tu lui as parlé ? Tu as parlé avec Skat Mandou ? Tu as parlé avec un mythe ? Je serais curieux de savoir ce qu'il t'a dit. M'accorderais-tu le privilège de partager avec toi l'incomparable bénéfice de ses lumières ?

— C'est ça ! Gausse-toi, va ! s'irrita Biggar en enfonçant ses serres dans le bois ciré de la rampe.

— Allons, Biggar ! Satisfais ma curiosité ! Dis-moi quel était son message, grinça Horris, dont la voix crissait comme des ongles sur un tableau noir.

— Il m'a dit d'avouer que tu avais tout inventé et d'annoncer que, désormais, j'étais bel et bien en contact avec lui.

Horris Kew crispait si intensément les poings que ses mains paraissaient exsangues.

— Attends, voyons si j'ai bien compris. Skat Mandou t'a demandé de faire une confession publique ?

— Il a dit que les fidèles comprendraient.

— Et tu l'as cru ?

— Je devais faire ce que Skat Mandou me demandait. Je ne pense pas que tu puisses comprendre, Horris. Il arrive que l'on doive parfois suivre ce que nous dicte notre conscience.

— Tu as complètement disjoncté, mon pauvre Biggar !

— Et toi, tu ne veux tout simplement pas voir la réalité en face. Alors, garde tes sarcasmes pour ceux qui les méritent.

— Skat Mandou était l'arnaque du siècle ! hurla Horris, si violemment que Biggar sursauta malgré lui. Regarde autour de toi,

crétin ! Nous avons atterri dans un monde où les gens sont persuadés d'avoir perdu tout contrôle sur leur vie, un monde où il se produit tant de choses en même temps que personne ne comprend plus ce qui se passe, un monde où la foi est une denrée rare et où l'argent pousse comme du chiendent ! À croire qu'il a été taillé sur mesure, exprès pour nous : bourré d'occasions de s'en mettre plein les poches, de se la couler douce et d'avoir toutes les choses dont nous avons toujours rêvé, plus quelques-unes auxquelles nous n'avions même pas pensé ! Tout ça en échange d'une illusion ! Il nous suffisait de faire croire que Skat Mandou existait. C'est-à-dire de convaincre les fidèles que ce mythe était bien réel. Combien de disciples avons-nous, Biggar ? Pardon, combien de disciples *avons-nous* ? Au bas mot, plusieurs centaines de milliers, non ? Oui, des millions de fidèles, dispersés aux quatre coins du globe, mais trop fervents pour ne pas entreprendre régulièrement le pèlerinage jusqu'à la Retraite et mendier les quelques rares et inestimables banalités, débitées par un soi-disant sage, qu'ils payaient en bons deniers sonnants et trébuchants !

Il s'interrompit pour reprendre haleine.

— Comment as-tu pu penser une seconde que tous ces gens te pardonneraient jamais, si tu leur avouais qu'ils n'avaient ouvert leur portefeuille que pour entendre les délires d'un volatile ? Croyais-tu vraiment qu'ils allaient te dire : « Oh, ce n'est pas grave, Biggar ! Nous comprenons ! » et retourner bien gentiment chez eux ? Non mais, tu plaisantes ! C'est une blague ! Ah ! il doit bien rigoler, Skat Mandou, en ce moment, tiens !

Biggar secoua sa crête blanche.

— Au contraire. Il constate le peu de respect qu'on lui porte et en est fort mécontent.

— Eh bien, dis-lui donc, s'il te plaît, que je m'en fiche éperdument !

— Pourquoi ne pas le lui dire toi-même, Horris ?

— Quoi ?

L'étincelle de malice s'était rallumée dans les yeux du mainate.

— Dis-le-lui toi-même. Il se tient juste derrière toi.

Horris ricana.

— Non mais ! c'est encore plus grave que je ne le pensais ! Tu as complètement déraillé, mon pauvre Biggar.

— Ah oui ? vraiment ?

Biggar se rengorgea, ébouriffant ses plumes.

— Eh bien, jette donc un coup d'œil derrière toi, Horris. Vasy ! Regarde !

Horris sentit un frisson lui parcourir l'échine. Biggar semblait si sûr de lui. Le manoir parut brusquement beaucoup plus vaste et le silence qui venait de l'ensevelir, incommensurable. Les invectives et les cris de la foule en marche s'éteignirent tout à coup, comme on mouche une chandelle. Horris crut brusquement sentir une présence qui se dressait derrière lui, une ombre surgissant de l'éther pour lui ordonner dans un murmure insistant : *Retourne-toi, Horris, retourne-toi !*

Il inspira profondément pour essayer de se calmer. Il tremblait de façon irrépressible. Il avait la terrible mais persistante impression qu'une fois de plus le contrôle de la situation lui échappait. Il secoua la tête avec une moue d'enfant buté.

— Je ne regarderai pas, grogna-t-il, avant d'ajouter avec une pointe de provocation dans la voix : Espèce de crétin emplumé !

Biggar inclina la tête.

— Il se penche surrrrrr toi ! siffla-t-il tout à coup.

Quelque chose de léger, comme un frôlement de plume, lui effleura l'épaule et Horris Kew se retourna, glacé d'effroi.

Il n'y avait rien. Ou plutôt, presque rien. À peine un voile de brume, tout juste un frémissement, un soupçon de courant d'air.

Horris cligna des yeux. *Non, pas même ça*, rectifia-t-il intérieurement, avec satisfaction. *Rien. Absolument rien.*

Brusquement, les cris du dehors déchirèrent le silence. Horris fit volte-face. Les fidèles l'avaient aperçu à travers la porte vitrée et piétinaient plates-bandes et gazon pour se ruer à sa poursuite, en agitant divers objets pointus, tranchants ou contondants avec force gesticulations pour le moins menaçantes.

Horris se précipita sur la porte, actionna le verrou et se retourna vers Biggar, un petit sourire perfide aux lèvres.

— Je te les laisse, dit-il. Adieu, et bonne chance !

Il traversa rapidement le vestibule et emprunta le couloir qui menait aux cuisines, à l'arrière du bâtiment. Une forte odeur d'encaustique montait du plancher. D'éclatantes roses rouges trônaient dans un vase sur la table de l'office. Il cueillit parfums et

couleurs au passage, en pensant aux jours meilleurs et à cette manie qu'avait la vie de changer de cap au moment où l'on s'y attendait le moins. Heureusement qu'il savait s'adapter à toutes les situations, songeait-il. Et qu'il se montrait toujours prévoyant.

— Où vas-tu ? piailla Biggar trop curieux pour résister à la tentation de le suivre, quitte à prendre au besoin quelques chique-naudes par la même occasion. Tu as un plan, je suppose.

Horris lui décocha un regard à congeler un chameau en plein désert.

— Évidemment ! Mais un plan dans lequel il se trouve que tu n'entres pas en ligne de compte.

— Voilà qui est bien mesquin, Horris. C'est petit, vraiment.

Il dépassa Horris Kew et fit demi-tour pour voleter en cercle au fond de la cuisine.

— Ce n'est pas digne de toi, ajouta-t-il, péremptoire.

— Il reste peu de chose qui ne soit pas digne de moi, au point où j'en suis. Surtout en ce qui te concerne, mon cher Biggar.

Horris se dirigea vers un placard, l'ouvrit, glissa la main vers le fond et actionna un mécanisme qui fit pivoter la paroi intérieure.

Biggar piqua vers la porte du placard et se posa sur le rebord.

— Je suis ton enfant, Horris, geignit-il d'un ton fort peu convaincant. J'ai toujours été comme un fils pour toi. Tu ne peux pas m'abandonner.

Horris leva les yeux vers lui.

— Je te renie. Je te répudie. Je te déshérite. Je te bannis de ma vue à jam...

Un tambourinement de poings sur une porte l'interrompit dans sa tirade, puis un bris de verre. *Non*, se dit-il en triturant nerveusement le lobe de son oreille droite, *inutile d'essayer de raisonner cette bande d'imbéciles*. Ses disciples n'étaient plus désormais qu'une masse informe de cerveaux ramollis. Confrontés à leur propre bêtise, les crédules étaient toujours prompts à retourner leur veste. Sortiraient-ils grandis de cette expérience ? Un peu déçus peut-être, mais plus sages ? Ou s'enfermeraient-ils sur leur stupidité jusqu'à la garde ? *Oh ! quelle importance !*

Il plia ses deux mètres sept pour se faufiler dans le passage secret et actionna le mécanisme de fermeture. Le lourd panneau de métal pivota lentement, tandis qu'il empruntait le petit escalier creusé à

même le sol. Biggar franchit le seuil en un éclair, juste au moment où le fond du placard se remettait en place.

— Il était là, juste derrière toi, tu sais, siffla l'oiseau, en passant si près de Horris qu'il lui frôla le visage du bout de l'aile.

Ce dernier fouetta l'air de la main, mais manqua sa cible d'un cheveu.

— Juste une seconde, mais il était bien là, insista Biggar.

— Mais oui, bien sûr.

Horris ne parvenait pas à se défaire du malaise qui l'avait saisi quelques instants plus tôt. Il avait bien failli céder à la panique. Il était déjà bien assez furieux contre lui-même sans que ce crétin emplumé vienne le lui rappeler.

Biggar lui rasa le crâne en sens inverse.

— Ce n'est pas en m'imputant la responsabilité de tes erreurs que tu vas sauver ta tête. Et puis... tu as besoin de moi.

Parvenu au bas de l'escalier, Horris tâtonna dans l'ombre pour trouver l'interrupteur.

— Pour quoi faire ?

— Pour faire ce que tu projettes de faire.

Biggar poursuivit sa course sans s'arrêter, se flattant intérieurement d'avoir une acuité visuelle dix fois supérieure à celle de son compère.

— Tu t'y vois déjà, hein ?

Horris retint un juron. Il venait de s'enfoncer une écharde dans le doigt.

— Ne serait-ce qu'en tant que supporter, tu as besoin de moi, insista Biggar. Allez ! avoue-le, Horris ! Tu ne supporterais pas d'être privé de spectateurs. Tu as besoin de quelqu'un qui admire ta sagacité et applaudisse à tes subterfuges. (Biggar n'était plus qu'une voix dans le noir.) À quoi bon échafauder les plus brillants stratagèmes, si nul n'est à même d'en apprécier la subtilité ? La victoire n'a d'éclat que si on acclame le vainqueur ! (Le mainate s'éclaircit la voix.) Et, bien sûr, tu as aussi besoin de moi pour t'aider à exécuter ton nouveau plan. À ce propos, de quoi s'agit-il ?

Horris trouva enfin l'interrupteur et l'abassa. Il fut un instant aveuglé par la lumière.

— Il s'agit de mettre entre toi et moi autant de distance que possible et de te semer à perpétuité.

Horris s'enfonça résolument dans la forêt des piliers de soutènement qui envahissaient le sous-sol. Un martèlement de poings sur une paroi métallique s'éleva sous la voûte. *Eh bien ! voyons comment ils vont se sortir de là !* ricana-t-il intérieurement. Il se faufila entre les piliers pour rejoindre un étroit tunnel plongeant dans l'obscurité, s'arrêta une seconde pour actionner un deuxième interrupteur et, dès que les plafonniers eurent illuminé la galerie, se courba pour s'y engager.

Une flèche noire lui frôla l'épaule. Une fois de plus, Biggar venait de le doubler.

— Nous sommes complémentaires, Horris, inséparables. Allons ! Dis-moi où nous allons.

— Non.

— Soit ! Reste mystérieux si tu y tiens. Mais on ne change pas une équipe qui gagne, Horris. Et tu dois bien admettre que toi et moi formons une sacrée bonne équipe, non ?

— Non !

— Toi et moi, Horris. Les deux doigts de la main ! Depuis combien de temps sommes-nous ensemble ? Pense à tout ce que nous avons affronté côte à côte !

Horris pensa... À lui, surtout. Recroquevillé pour se glisser dans le tunnel comme un crabe sous un rocher, jambes pliées, bras ramenés contre la poitrine, le nez fendant l'air confiné et la pénombre poussiéreuse tel un soc de charrue une terre inculte, les oreilles oscillant en cadence comme celles d'un éléphant, il mesurait le chemin parcouru. Et quel chemin ! Tortueux à souhait, semé d'embûches, creusé d'innombrables fondrières, érodé, boueux, glissant, et, parfois, éclaboussé de rares et furtifs rayons de soleil.

Horris Kew avait certes quelques beaux atouts en main. Mais aucun jusqu'alors ne lui avait fait gagner la partie. Oh ! il était plutôt malin dans son genre. Mais, dans les moments critiques, il semblait ne jamais devoir tirer la bonne carte. Il savait décortiquer les règles du jeu et trichait avec habileté. Pourtant, ses martingales achoppaient toujours à la dernière donne. Il possédait une mémoire infailible. Mais quand il l'appelait à la rescousse, elle refusait obstinément de lui fournir le joker.

L'un de ces atouts, et non des moindres, faisait de lui un magicien plutôt adroit, quoique mineur. Entendons-nous, pas un de ces

prestidigitateurs de pacotille qui sortent des lapins de leur chapeau, non. Il était l'un des derniers, à travers ce monde, qui puissent se targuer d'exercer la véritable magie. Et pour cause, puisque, justement, il n'était pas de ce monde. Mais il évitait de s'appesantir sur ce sujet, ses compétences en la matière étant déjà bien assez., originales, sans qu'il ait besoin d'en faire étalage.

Cependant, ce n'était pas là son atout majeur. Non, s'il avait une carte maîtresse, c'était indubitablement son opportunisme. Pour être un opportuniste digne de ce nom, encore faut-il savoir jauger les possibilités offertes, sentir le bon moment, sauter sur l'occasion. Or, Horris avait, en la matière, un flair infallible. Il ne cessait d'analyser les situations pour les retourner à son avantage. Il était convaincu que les richesses du monde – de n'importe quel monde – n'avaient été créées qu'à son exclusif profit. Le temps, l'espace n'avaient, en ce qui le concernait, absolument aucune importance ; puisque, finalement, tout finirait par lui appartenir un jour. Il avait une très haute opinion de lui-même et maîtrisait, mieux que quiconque, l'art d'exploiter son prochain. Lui seul savait déceler ces petites faiblesses propres à chacun, ces infimes défauts de la cuirasse, et déterminer, avec cette extraordinaire sagacité qui le caractérisait, quels moyens mettre en œuvre pour les métamorphoser en mines d'or. Il était persuadé que sa perspicacité confinait à la prescience et, qu'étant supérieur au reste du monde, il était de son devoir d'améliorer sa condition aux dépens de l'humanité tout entière, ou peu s'en faut. Abuser autrui était devenu sa passion. Et il ne ratait jamais une occasion de s'y adonner. Horris Kew se moquait éperdument de la misère humaine, de la morale, de l'environnement, de la faim dans le monde et autres grandes causes. Il laissait ce menu fretin aux médiocres. Veiller à son petit confort, manipuler les choses et les gens, échafauder de savantes machinations – qui ne faisaient que renforcer son inébranlable conviction selon laquelle toute autre forme de vie que la sienne était d'une stupidité sans nom et, par conséquent, tout juste digne de son mépris le plus souverain – suffisaient à donner un sens à sa précieuse existence. Tout le reste l'indifférait.

D'où la création de Skat Mandou et du culte que lui vouaient ses fervents disciples, avides des oracles qu'un sage de vingt mille ans leur dispensait par le truchement d'un mainate.

Même après tout ce qui s'était passé, Horris ne put réprimer un sourire goguenard.

Horris Kew n'acceptait de se reconnaître qu'un seul défaut : cette agaçante incapacité à garder le contrôle de la machine une fois qu'elle était lancée. Par quelque incompréhensible coup du sort, même les plus subtils, les plus rigoureux de ses stratagèmes finissaient toujours par se mettre à vivre tout seuls et à en faire un laissé pour compte, quelque part en chemin. Et, bien qu'il n'y soit strictement pour rien, il fallait toujours qu'il se retrouve, inexplicablement, dans la peau du bouc émissaire.

Le tunnel débouchait dans une pièce carrée, encombrée de tables, de chaises pliantes et de caisses contenant des piles de prospectus, affiches, brochures, bréviaires et autres opuscules à la gloire de Skat Mandou : ses instruments de travail. De quoi faire un beau feu de joie !

Le regard rivé à l'unique porte de sortie, à l'autre bout de la cave, il n'y jeta même pas un coup d'œil.

Par-delà cette porte se trouvait une autre galerie qui courait sur quinze cents mètres, sous le domaine, et aboutissait à un garage où trônait une Land Rover : la clé des champs. Un stratège avisé se ménageait toujours une échappatoire, au cas où les choses tourneraient mal. Et pour tourner mal, on pouvait dire qu'elles avaient mal tourné ! Il n'avait cependant pas prévu de mettre si tôt cette issue de secours à contribution. Une fois de plus, il avait joué de malchance. Horris fit la grimace. *Prévoir toujours le pire est assurément un bon calcul*, songeait-il, *mais vous parlez d'une vie !*

Il foudroya Biggar du regard. L'oiseau s'était perché sur une caisse, hors d'atteinte.

— Combien de fois t'ai-je mis en garde contre les dérives de ta bonne conscience, Biggar ?

— Très souvent, reconnut le mainate en levant les yeux au plafond.

— En pure perte, apparemment.

— Désolé. Je ne suis qu'un pauvre petit oiseau, avec une cervelle de petit oiseau.

Horris prit le temps de considérer cette circonstance atténuante.

— Tu espères sans doute que je vais te donner une seconde chance, je suppose ?

Biggar baissa la tête pour refréner un ricanement.

— Je t'en serais infiniment reconnaissant, Horris.

Horris Kew se ramassa tout à coup sur lui-même, comme un fauve prêt à bondir.

— C'est la dernière fois que je veux entendre prononcer le nom de Skat Mandou, Biggar. La dernière fois, compris ? Et tu feras bien de couper tout de suite les ponts avec notre ancien ami. Plus de rapports privilégiés. Plus de subites illuminations pour te guider sur la voie de la sagesse. À partir de maintenant, tu n'écouteras plus que moi, et moi seul. C'est clair ?

Le mainate renâcla. Horris n'y comprenait décidément rien. Cependant, était-ce bien nécessaire de le lui faire remarquer ?

— J'écoute et j'obéis.

— Tu fais bien, parce que, si jamais je t'y reprends, je te fais empailler.

Le regard des yeux gris était si menaçant que Biggar claqua du bec, ravalant illico la cinglante repartie qu'il avait déjà sur le bout de la langue.

Un sinistre grincement déchira tout à coup le silence : le grincement du bois qu'on arrache. Horris écarquilla les yeux. Les fidèles faisaient sauter le plancher ! La porte en fer, qui interdisait l'accès du passage secret, ne les avait pas arrêtés comme il l'avait escompté. L'air lui manqua et, suffoquant, il se précipita à travers le capharnaüm de caisses et de meubles pour atteindre une série de tableaux accrochés au mur. Il se saisit du faux Degas, tripota le cadre doré et tira sur le côté droit du châssis. Le tableau pivota sur d'invisibles gonds pour révéler un coffre-fort à combinaison. Horris tourna fébrilement les viroles, l'oreille tendue aux abois de la meute des fidèles enragés. À peine le verrou émettait-il un petit claquement sec qu'il ouvrait la porte blindée, glissait la main à l'intérieur du coffre et en sortait une cassette de bois ouvragé.

— L'espoir fait vivre, ricana Biggar dans son dos.

Il n'avait pas tort, l'animal ! Du moins, à ce propos. À propos de cette boîte, de cette mystérieuse boîte qui refusait obstinément de lui révéler son secret. Il l'avait fait apparaître par mégarde, peu de temps après son arrivée sur Terre – une de ces facéties que la magie ne manque jamais de réserver aux téméraires qui s'avisent de

jouer aux apprentis sorciers. Il en avait aussitôt pressenti l'incalculable valeur. Cette boîte était une pure création de magie, de véritable magie. Ciselée de runes cabalistiques sculptées à même le bois, elle promettait de fabuleux trésors occultes : un pouvoir, un pouvoir colossal. Subjugué par son indéchiffrable mystère – elle n'avait ni couvercle, ni ouverture quelconque, et tous ses efforts pour découvrir son contenu étaient demeurés vains –, il l'avait baptisée la « Boîte à Malice ». De temps à autre, il lui avait bien semblé entendre quelque chose céder sous les scellés, mais il avait eu beau recourir à tous les sorts de son répertoire, la boîte gardait toujours aussi jalousement son secret.

Elle n'en demeurait pas moins son plus cher trésor et il n'avait pas la moindre intention de l'abandonner à cette bande de crétins lancés à ses trousses.

Il cala la Boîte à Malice sous son bras et slaloma à travers le fatras de meubles et de caisses pour rejoindre l'entrée du tunnel salvateur. Il s'arrêta devant le vantail métallique et manipula la serrure à combinaison logée sur le montant de la porte. Il entendit les lourds pènes glisser dans leurs gâches et donna un virulent coup d'épaule.

La porte ne bougea pas d'un millimètre.

Dépité, Horris Kew fronça les sourcils, avec un faux air de truand pris la main dans le sac. Il donna un méchant coup de pouce aux viroles et réitéra la combinaison. La porte ne s'ouvrit pas davantage. Les cris de ses poursuivants s'amplifiaient dangereusement. Des gouttes de sueur roulaient sur son front. Il recommença la manœuvre encore et encore. Chaque fois, il percevait très nettement le raclement des pènes et, chaque fois, la porte demeurait inébranlable.

Au bout du compte, il se mit à lui flanquer de violents coups de pied, vociférant des bordées de jurons, sautant comme un cabri, sous le regard impassible de Biggar. Enfin, après une ultime et vaine tentative, il s'affaissa contre le mur, éreinté.

— Je n'y comprends rien, murmura-t-il. Je l'ai vérifiée presque tous les jours. Deux fois par jour même, ces derniers temps. Je n'ai jamais eu l'ombre d'un problème. Et voilà, maintenant, qu'elle ne veut plus rien savoir. C'est à devenir dingue !

Le mainate s'éclaircit la voix.

— Tu ne peux pas dire que je ne t'ai pas prévenu.

— Prévenu ? prévenu de quoi ?

— Au risque de te déplaire une fois de plus, Horris, au sujet de... de Skat Mandou. Je t'avais bien dit qu'il était mécontent.

Horris leva les yeux vers l'oiseau, excédé.

— Non mais, ça tourne à l'obsession, Biggar !

Biggar hocha la tête, ébouriffa ses plumes et soupira.

— Cessons de jouer au chat et à la souris, Horris, d'accord ? Tu veux sortir d'ici, oui ou non ?

— Je veux sortir d'ici, mais...

Biggar coupa court à tout argument d'un vif déploiement d'ailes.

— Contente-toi de m'écouter, compris ? Et ne m'interromps pas ! Que tu le veuilles ou non, je suis réellement en contact avec le véritable Skat Mandou. J'ai vraiment eu une révélation. Je ne t'ai pas menti. J'ai mentalement franchi le seuil de l'au-delà et je suis entré en relation avec l'esprit d'un sage : celui-là même que nous avons baptisé Skat Mandou.

— Oh ! pour l'amour du ciel, Biggar ! explosa Horris, n'y tenant plus.

— Écoute-moi ! Ce n'est pas un hasard s'il est venu vers nous. Il poursuit un but précis, un but fondamental – quoiqu'il ne m'ait pas encore révélé de quoi il s'agissait. Mais ce que je sais, c'est que, si nous voulons sortir de cette cave et échapper à ces fous furieux, nous devons faire ce qu'il attend de nous. Il ne demande pas grand-chose : juste une petite incantation de rien du tout. Une ou deux phrases, pas plus. Mais c'est à toi de les dire, Horris. À toi, et à toi seul.

Horris se frotta les tempes en songeant à la petite part de folie que comporte toute expérience humaine. Cette fois, c'était le comble !

— Et que dois-je dire, ô Puissant Oracle ? persifla-t-il d'un ton venimeux.

— Épargne-moi tes sarcasmes, veux-tu ? Ça ne me fait ni chaud ni froid, de toute façon. Voici ce que tu dois dire : « Rashun, oblux, surena ! Larin, kestel, maneta ! Ruhn ! »

Horris s'apprêtait déjà à protester, mais se ravisa. Deux ou trois de ces mots sibyllins ne lui étaient pas étrangers et avaient indubitablement une consonance magique. Quant aux autres, il ne les avait

jamais entendus auparavant. Cependant, ces mystérieuses sonorités sentaient l'incantation à dix pas. Il serra la Boîte à Malice contre sa poitrine et fixa un regard inquisiteur sur le volatile. Les cris de leurs poursuivants se rapprochaient de façon préoccupante : le temps leur filait entre les doigts.

La peur creusa de profondes rides sur son visage anguleux et fit fondre ses ultimes réticences.

— D'accord. (Il se redressa.) Pourquoi pas, après tout !

Il s'éclaircit la voix, avant de se lancer dans l'incantation :

— *Rashun, oblux, sur...*

— Attends ! l'interrompit Biggar avec un battement d'ailes frénétique. Écarte la boîte !

— Quoi ?

— La Boîte à Malice ! Écarte-la ! Éloigne-la de toi !

C'est alors que Horris comprit ce que dissimulait la mystérieuse cassette. Cette subite révélation le frappa de stupeur. Il était littéralement paralysé d'effroi. Oh ! il aurait pu la jeter aux orties et prendre ses jambes à son cou, s'il avait su où aller. Il aurait tout aussi bien pu refuser d'obéir à Biggar, s'il y avait eu une autre solution. Bref, il aurait pu faire n'importe quoi, si les circonstances n'avaient pas été ce qu'elles étaient. Mais la vie vous laisse rarement le choix dans les moments critiques. Or, Horris Kew avait rarement connu moment plus critique que celui-là.

Il repoussa la boîte à bout de bras et recommença l'incantation.

— *Rashun, oblux, surena ! Larin, kestel, maneta ! Ruhn !*

Horris Kew perçut un long sifflement, une sorte de profond soupir de satisfaction, le genre de soupir que pousse celui qui, sa rage trop longtemps contenue, va enfin pouvoir assouvir son implacable vengeance. Soudain, la lumière jaunâtre de la cave vira au vert, un vert surnaturel évoquant les profondes forêts sépulcrales où rôdent des créatures sans nom, surgies du fond des âges. Horris se serait empressé de lâcher la Boîte à Malice si ses mains avaient daigné lui obéir. Mais elles semblaient soudées à la mystérieuse cassette et, sous ses doigts crispés comme des serres, Horris sentit la soudaine pulsation d'une vie étrangère. Tout à coup, le dessus de la boîte disparut purement et simplement et, s'ouvrant de l'intérieur, s'éleva dans les airs une impalpable écharpe de ce que Horris Kew avait bien cru ne plus jamais revoir.

Les brumes ensorcelées du monde des fées !

Elles montèrent lentement en un voile diaphane qui recouvrit bientôt tout le vantail interdisant l'entrée du tunnel, puis s'épaissirent peu à peu jusqu'à le masquer complètement. Quelques secondes plus tard, il ne restait plus de la porte blindée qu'une vague iridescence se jouant d'un grand vide obscur.

— Vite ! siffla Biggar en filant à tire-d'aile. Dépêche-toi de passer avant qu'elle se referme !

L'oiseau s'évapora subitement dans les airs.

Cette brusque disparition sembla réveiller Horris Kew de sa torpeur, le propulsant instinctivement en avant. La Boîte à Malice toujours entre les mains, il se précipita dans le tunnel. Il aurait pu regarder ce qu'elle recélait de si mystérieux : elle était grande ouverte et ne lui cachait plus rien de ses secrets. Il fut un temps, encore si proche, où il se serait damné pour un seul regard à l'intérieur. Mais, à présent, il n'aurait même pas osé jeter le plus furtif coup d'œil.

Les yeux écarquillés, tous les sens à l'affût, il franchit le voile vaporeux, avec la très nette sensation de passer au travers d'une toile d'araignée géante, la toile des brumes ensorcelées inexplicablement surgies de son passé. *C'est un piège*, se disait-il, pris de panique, *un piège mortel !* Il eut une vision passagère de pièces d'or, de somptueux manoir, parc et dépendances s'envolant en fumée : le décompte très précis de tout ce qu'il avait perdu, le total de cinq années de travail acharné. Les symboles de sa gloire passée défilèrent en cortège devant ses yeux, puis disparurent. Il se retrouva alors dans un passage luminescent, dépourvu de plafond, de sol ou de parois, fin rayon de lumière irréaliste dont il se sentait prisonnier comme un poisson pris au filet. Il ne percevait aucun mouvement autour de lui, aucun son. Il n'avait pas la plus ténue sensation de vie, pas la moindre perception de temps ou d'espace, seulement l'impression d'être enfermé dans un couloir virtuel et la terrible certitude que la plus infime déviation de sa trajectoire le plongerait à jamais dans un néant absolu.

Qu'ai-je fait ? songea-t-il, horrifié.

Mais nul ne répondit à sa question muette. Il se débattait, comme un homme englué dans les sables mouvants qui sent la mort refermer sur lui sa main de glace. Il crut tout à coup apercevoir Biggar, crut entendre son cri étranglé d'effroi. L'idée que ce

maudit volatile endurât des souffrances encore plus intolérables que les siennes le rassérena quelque peu.

Puis, tout à coup, les brumes se dissipèrent et il fut brutalement libéré du rayon paralysant. Il faisait nuit, une nuit de velours dans laquelle flottaient d'agréables effluves et les rassurants bruissements d'une vie paisible. Il se tenait debout, au sommet d'une colline dominant une prairie. L'herbe grasse ondulait sous la brise comme un océan de verdure, piqueté de pourpre et d'or. Il leva les yeux. Huit lunes scintillaient au firmament : pêche, rose, jade, béryl, verte, parme, turquoise et blanche, inondant la contrée assoupie d'arcs-en-ciel moirés.

Non ! c'est impossible ! se dit-il, médusé.

Biggar lui frôla l'épaule dans un battement d'ailes quelque peu désordonné et alla se poser sur la branche la plus proche. Elle était bleue, uniformément bleue, de ce même bleu lumineux commun à tous les arbres couronnant la colline. L'oiseau s'ébroua, se lissa vivement les plumes, puis jeta un coup d'œil circulaire.

C'est alors qu'il aperçut les huit lunes et sursauta.

— Awk ! croassa-t-il, dans un moment d'absence.

Il cracha de dégoût et frissonna.

— Horris ?

Il ouvrait des yeux comme des soucoupes (ce qui, pour un oiseau, n'était pas un mince exploit).

— Serions-nous là où je crains que nous soyons ? murmura-t-il.

Horris Kew aurait été bien en peine de lui répondre. Il était incapable d'articuler le moindre mot. Il ne pouvait que regarder alternativement le ciel, le paysage, l'herbe dansant à ses pieds, puis les runes gravées dans le bois de la Boîte à Malice, de nouveau hermétiquement close.

Landover ! C'est Landover ! se répétait-il inlassablement.

— Bienvenue chez toi, Horris Kew !

Un sifflement sourd venait de s'élever, juste au niveau de son épaule, un chuintement insidieux, pénétrant, aussi froid que la mort elle-même.

Horris Kew crut que son cœur lâchait.

Cette fois, quand il se retourna, il y avait vraiment quelque chose qui l'attendait, là, juste derrière lui.

L'ENFANT

Ben Holiday émergea tout doucement du sommeil, entrouvrit les paupières et sourit. Il sentait la chaleur de Salica, allongée près de lui parfaitement immobile, et, bien que couché sur le côté, le visage tourné vers les premières lueurs de l'aube qui se faufilaient par la fenêtre ouverte, il savait qu'elle le regardait. Il en était aussi sûr que de son amour pour elle. Il tendit le bras en arrière. La main de Salica se referma aussitôt sur la sienne. Il inspira l'air doux, goûtant avec bonheur les parfums de la forêt, de l'herbe mouillée de rosée, des fleurs estivales et se dit qu'il avait décidément bien de la chance.

— Bonjour, chuchota-t-il.

— Bonjour.

Il ouvrit grands les yeux, roula vers l'intérieur du lit et s'appuya sur un coude. Elle lui faisait face, à quelques centimètres à peine. Ses yeux verts étincelaient dans l'ombre, immenses. Sa longue chevelure émeraude ruisselait sur ses épaules. Caressée par la faible clarté de l'aurore, sa peau satinée scintillait. Salica était si parfaite que le temps semblait n'avoir aucune emprise sur elle. Il ne laissait pas de s'extasier sur sa beauté, une beauté surnaturelle, la beauté d'une sylphide née d'une nymphe des bois et d'un ondin. Elle n'aurait été qu'une pure chimère dans l'autre monde, le monde auquel Ben Holiday appartenait ; mais ici, à Landover, elle était une créature parmi tant d'autres, miraculeusement belle, certes, et cependant bien réelle.

— Tu me regardais, n'est-ce pas ?

— Oui. Je te regardais dormir. Je t'écoutais respirer.

Elle s'étira, souple, aussi féline qu'un chat. Les premiers rayons du soleil accrochèrent des reflets de jade à sa peau soyeuse. Il songea à tout ce temps qu'ils avaient passé côte à côte ; d'abord simples compagnons d'aventure, puis mari et femme. Elle lui semblait encore si énigmatique ! Elle incarnait à elle seule toutes les splendeurs de ce royaume enchanteur. Harmonie, mystère, magie, merveilleux, elle était tout cela à la fois et bien davantage. Et, chaque fois qu'il s'éveillait ainsi, allongé près d'elle, il se disait qu'il dormait encore et qu'elle n'était qu'un rêve trop beau pour être vrai.

Cela faisait maintenant un peu plus de deux ans qu'il était arrivé à Landover, féérique destination d'un bien curieux voyage entre deux mondes, deux vies, deux destinées. Il avait risqué le tout pour le tout, comme un noyé s'agrippe à une bouée de sauvetage. Plus par désespoir que par choix délibéré, trop déçu par son passé pour envisager un avenir meilleur, il avait troqué son appartement de Chicago pour un château d'argent et sa charge d'avocat pour celle de souverain. Il avait fait le deuil d'Annie, sa femme, morte dans un stupide accident de la route alors qu'elle était enceinte de leur premier enfant, et avait rencontré Salica. Il avait acheté un royaume de légende dans le catalogue de Noël d'un grand magasin de renom, convaincu qu'un tel univers ne pouvait exister, misant néanmoins sur l'impossible. Et il avait gagné son incroyable pari. Oh, cela ne s'était pas fait tout seul ! Loin de là ! On ne change pas de monde, de vie, de destin aussi facilement. Mais il avait affronté tous les dangers et remporté tous les combats. Il était maintenant en droit de vivre en paix sa nouvelle vie et de régner sur ce fabuleux univers qui, quelque deux ans plus tôt, n'était encore qu'un inaccessible mirage.

Et en droit d'épouser Salica, ajouta-t-il à part lui. D'être son confident, son amant, son meilleur ami, alors même qu'il avait perdu tout espoir d'éprouver jamais le moindre sentiment pour une autre femme.

— Ben.

Il riva son regard au sien. Il y lut une intense émotion : de l'amour sans doute, mais peut-être autre chose aussi ; quelque chose qu'il ne parvenait pas à déchiffrer. Une attente ? une appréhension ?

Il se redressa. Les longs doigts de la sylphide accentuèrent leur étreinte.

— Ben, je porte ton enfant, murmura-t-elle.

Il la dévisagea, abasourdi. Il ne savait pas exactement ce à quoi il s'attendait, mais ce n'était sûrement pas à cela.

Les prunelles d'émeraude étincelaient dans la pénombre.

— Je m'en doutais depuis plusieurs jours déjà, poursuivit-elle, mais je n'ai pu m'en assurer avant cette nuit. J'ai demandé la preuve par la sève, comme le font toutes les sylphides en pareil cas. Je me suis agenouillée au milieu des ancolies du parc, à minuit. J'ai pris dans chaque main une tige et j'ai attendu la réponse. Quand elles se sont mêlées, j'ai su. Gaïéra l'avait annoncé. Sa prédiction s'est réalisée.

Ben se souvint alors de sa rencontre avec la Terre Nourricière. Salica et lui vivaient en ce temps-là une bien étrange aventure : la quête de la licorne noire. Tous deux avaient séparément sollicité l'aide de Gaïéra. Elle leur avait fait comprendre combien elle comptait sur eux et avait fait jurer à Ben de veiller sur Salica. Quand la quête s'était achevée et que le secret de la licorne avait été découvert, Salica avait révélé à Ben ce que la Terre Nourricière lui avait confié : un jour, elle porterait l'avenir du royaume. Ben n'avait su que penser à l'époque. Il était encore hanté par le fantôme d'Annie et ignorait toujours la véritable nature de ses sentiments pour Salica. Accaparé par ses devoirs de souverain, préoccupé par la subite réapparition du prince héritier, le fils du vieux roi, Michel Ard Rhi – qui avait bien failli s'emparer à jamais de son médaillon, le fameux talisman garantissant au monarque l'appui du Paladin, son champion royal – il avait fini par oublier la prophétie. Sans le Paladin, Ben n'aurait pu conserver la Couronne. Sans le médaillon, il aurait déjà eu bien du mal à rester en vie.

Mais tout cela appartenait au passé, désormais. Les terribles menaces que le mystère de la licorne noire et le machiavélique Michel Ard Rhi avaient fait planer sur le royaume avaient été écartées. De ces périlleuses mésaventures, il ne lui restait plus que le vague souvenir de la prédiction : la promesse d'un nouveau bouleversement dans sa vie, déjà bien mouvementée.

Il secoua la tête, encore étourdi par la nouvelle.

— Je... je ne sais pas quoi dire. (Puis, relevant brusquement le menton :) Mais si, je sais ! C'est la chose la plus merveilleuse qui puisse m'arriver. Après la mort d'Annie, j'ai bien cru que plus jamais je ne pourrais avoir d'enfant. J'avais cessé d'envisager l'avenir. Mais en te rencontrant... Et, maintenant, en entendant ça...

Son sourire s'élargit et il fut pris d'une brusque envie de rire aux éclats.

— Peut-être que, finalement, je ne sais vraiment pas quoi dire ! avoua-t-il, vaincu par l'émotion.

Elle répondit à son sourire, radieuse.

— Moi je le sais, Ben. C'est écrit là, dans tes yeux.

Il l'attira contre lui.

— Je suis fou de bonheur.

Il pensa tout à coup à ce qu'être père signifiait. Il avait bien essayé de se l'imaginer autrefois, mais il y avait si longtemps qu'il avait oublié. Pourtant, brusquement, tout lui revenait en mémoire. Les responsabilités qu'il s'appropriait à endosser lui donnèrent le vertige. Ce serait une lourde tâche, il le savait. Mais ce serait merveilleux !

— Ben, dit-elle doucement en s'écartant de lui pour mieux le regarder, il faut que tu m'écoutes un instant. Il y a certaines choses que tu dois comprendre. Tu n'es plus dans ton monde, désormais. Tout ici est différent de là-bas. La naissance de ton enfant sera différente, elle aussi. L'enfant lui-même sera sans doute très différent de ce que tu imagines...

— Attends, l'interrompit-il, subitement inquiet. Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

Elle baissa les yeux un instant, les releva aussitôt, le regard droit mais voilé d'incertitude.

— Nous appartenons à deux univers, deux modes de vie différents. Cet enfant sera l'alliance de ces deux mondes : un être tel qu'il n'en a jamais existé de pareil jusqu'à ce jour.

— Tu veux dire qu'il est en danger ?

— Non.

— Alors qu'importe ! Il sera notre enfant, Salica, le tien et le mien, quelles que soient nos différences de sang ou d'histoire. Il sera l'union, la fusion, le meilleur des deux mondes.

— Mais, Ben, chacun de ces deux mondes demeure un mystère pour l'autre : je ne comprends pas très bien le tien et tu ne comprends pas parfaitement le mien. Toutes ces différences ne peuvent pas toujours s'expliquer, se concevoir et...

Il posa un doigt sur ses lèvres.

— Nous y travaillerons ensemble et tout s'arrangera, tu verras.

Salica n'osa pas insister. Ben était trop impatient de laisser libre cours à son euphorie pour prendre ses avertissements au sérieux. Il n'y voyait d'ailleurs que de simples craintes maternelles bien naturelles.

— Un bébé, Salica, tu te rends compte ! Un bébé ! Il faut que je le dise à quelqu'un ! Je veux le dire à tout le monde ! Allez ! lève-toi !

Il sauta du lit, se précipita sur ses vêtements qu'il enfila à la hâte, courut à la fenêtre pour hurler sa joie, puis revint vers elle et la couvrit de baisers.

— Je t'aime, lui dit-il en riant. Je t'aime et je t'aimerai toujours et toujours et toujours !

Il fut habillé et sorti avant même qu'elle ait le temps de se glisser hors du lit et les mots qu'elle aurait voulu lui dire resteraient à jamais enfermés dans son cœur.

Il descendit l'escalier quatre à quatre, bondissant, chantonnant, sifflant, se parlant à lui-même, comme un turbulent galopin jouissant de son premier jour de vacances. La gaieté dansait dans le glacier bleuté de ses prunelles. Il avait gardé de ses jeunes années de boxeur amateur un corps mince et vigoureux qu'il entretenait en pratiquant quotidiennement la course. Le pas alerte, le visage à peine marqué de quelques rides de part et d'autre de son nez busqué, le cheveu encore brun quoique un tantinet plus rare aux tempes, il faisait à peine son âge. Il approchait déjà la quarantaine quand il avait franchi la frontière de Landover pour la première fois. Pourtant, depuis, il lui semblait avoir oublié de vieillir. En tout cas, il ne s'était jamais senti aussi jeune que ce matin-là. Bon Aloï vibrait sous ses pas. Il percevait sa chaleur à travers la pierre et son imperceptible souffle dans l'air frais du petit jour. Ce château respirait comme un humain. Il avait un cœur, une âme. Il était le havre des rois de Landover et se nourrissait de magie. Il lui suffisait de sentir la présence de son souverain pour s'animer. Quand Ben

l'avait découvert, livré à lui-même depuis plus de vingt ans, il était dans un tel état de délabrement qu'il paraissait sinistre. Mais, depuis que Ben avait pris les rênes du pouvoir, Bon Aloï avait recouvré tout son éclat et resplendissait dans sa robe d'argent. Un lien étrange existait entre eux, si fort que Ben pouvait suivre les pensées de son protecteur minéral aussi facilement que les siennes. Bon Aloï partageait sa joie. Il l'entendait presque souhaiter au futur héritier bonheur et longue vie.

Un enfant ! se répétait-il sans cesse. Mon enfant !

Ce ne fut qu'en entrant dans la grande salle à manger du château qu'il se demanda s'il n'aurait pas dû attendre Salica pour annoncer la nouvelle. Mais il s'en sentait incapable. Jamais il ne pourrait s'empêcher de clamer sa future paternité.

Abernathy et Ciboule avaient déjà pris place autour de la longue table. Abernathy, scribe royal de Landover, était un éminent personnage du royaume à l'apparence quelque peu déconcertante : bien que revêtu d'atours princiers, il n'en demeurait pas moins un terrier blond à poil long. Malencontreusement changé en chien par un caprice de la magie, il avait conservé de ses origines humaines des mains soigneusement manucurées – bien qu'un tantinet velues – et une éloquence d'un raffinement inégalé – quand on ne le faisait pas sortir de ses gonds. Ciboule, le messenger personnel de Sa Majesté, n'avait jamais été, de mémoire de Landovérien, autre chose qu'un kobold. Avec son faciès simiesque, ses oreilles d'éléphant, ses crocs étincelants et son sourire de squalé, il n'avait assurément rien de commun avec son voisin de table, si ce n'est que tous deux partageaient cette même indéfectible loyauté envers la Couronne et le bipède qui la portait.

Les deux convives suspendirent leurs gestes en découvrant l'expression rayonnante dudit bipède.

— Bonjour ! bonjour ! claironna Ben, jovial.

Un même étonnement mâtiné de suspicion se peignit sur les deux visages tournés vers lui. Deux paires d'yeux clignèrent simultanément.

Abernathy fut le premier à reprendre ses esprits.

— Bonjour, Sire. (Il marqua un temps.) Vous avez bien dormi, ce me semble.

Ben s'avança vers eux en dansant. Porcelaine, hanaps et timbales étincelaient sur la nappe immaculée. Une odeur alléchante s'élevait des plateaux d'argent. Navet, le cuisinier du château – l'autre fidèle kobold à son service –, s'était une fois de plus surpassé. C'est du moins ce que Ben pensa, tout à son euphorie. Il attrapa au passage un petit pain encore tiède et l'engloutit incontinent en se dirigeant vers son siège royal. Il chercha Questor Thews des yeux. La place du magicien était vide. Peut-être devrait-il attendre un peu, se dit-il une nouvelle fois. L'absence de Questor l'incitait assurément à la patience. L'absence de Questor et de Salica. Et puis il faudrait faire venir Navet des cuisines. Il pourrait ainsi annoncer la bonne nouvelle à tout le monde en même temps. Oui, ce serait plus raisonnable. Il allait attendre un peu, voilà tout.

— Devinez quoi ! s'exclama-t-il néanmoins.

Abernathy et Ciboule échangèrent un rapide coup d'œil en coin.

— Dois-je vous rappeler, Votre Majesté, répondit le scribe du bout des babines, que je ne suis guère enclin aux devinettes et que Ciboule fait montre, envers ces puérités, d'une manifeste aversion fort compréhensible ?

— Oh ! allez ! ne faites pas la mauvaise tête. Devinez !

— Soit ! soupira Abernathy avec un regard las. Quoi donc ?

Ben prit une profonde inspiration.

— Je ne peux pas vous le dire. Pas encore. Mais ce sont de bonnes nouvelles. De merveilleuses nouvelles !

Ciboule découvrit ses crocs et grogna quelque inintelligible commentaire dans son incompréhensible dialecte.

— N'hésitez pas à nous en faire part au moment opportun, répondit poliment Abernathy, avant de poursuivre son repas.

— Dès que Questor sera là, précisa Ben en dépliant sa serviette. Et Salica. Et Navet. Quand tout le monde sera là. Interdiction formelle de quitter la table avant leur arrivée.

Abernathy hocha la tête.

— Je suis rivé à mon siège, Sire. J'espère, cependant, que nous aurons le privilège d'entendre cette révélation avant l'heure de la réunion avec les émissaires de Vertemotte et de la contrée des lacs.

— Zut ! s'écria Ben en se frappant le front du plat de la main. J'avais complètement oublié.

— Et avant le déjeuner prévu avec les nouveaux magistrats que vous avez affectés aux districts du Nord.

— Bon sang ! Ça aussi je l'avais oublié !

— Et avant la réunion de cet après-midi avec le comité d'irrigation des sols en vue de planifier les grands travaux des contrées orientales.

— Ah ! ça, je m'en souvenais.

— Parfait. Vous vous souvenez donc également de l'entretien dont nous étions convenus avec nos gens de l'office pour élucider ce petit problème de mystérieuse disparition de victuailles dans le garde-manger, n'est-ce pas ? Je crains que cela ne prenne des proportions préoccupantes, ces derniers temps.

Ben fronça les sourcils.

— Quelle barbe ! Pourquoi as-tu tout cumulé aujourd'hui, aussi ?

— Ce n'est pas moi, Sire. C'est vous. Nous entamons une nouvelle semaine et vous avez toujours préféré affecter le lundi et le mardi aux questions les plus importantes, quitte à charger votre emploi du temps plus que de raison.

Abernathy se tapota le coin du museau avec sa serviette de batiste.

— Si vous me le permettez, reprit-il, c'est ce qui s'appelle se surestimer. Je n'ai cessé de vous mettre en garde à ce sujet.

— Merci de ta sollicitude, Abernathy.

Ben s'empara d'une assiette qu'il emplit à ras bord de pain, de marmelade, d'œufs frits et de fruits.

— Nous allons très bien nous en tirer, j'en suis persuadé, affirma-t-il. Nous avons encore toute la journée devant nous.

Il posa l'assiette, brusquement absorbé par les activités de la journée que le scribe venait de lui énumérer. Pourquoi diable irait-on voler dans le garde-manger ? se demandait-il. Ce n'était tout de même pas la famine à Bon Aloï !

— Si Salica n'est pas descendue dans cinq minutes, je vais la chercher, s'impatienta-t-il. Et, Ciboule, va donc voir si Questor...

La grande porte du hall s'ouvrit en coup de vent et claqua. Questor Thews venait de faire son entrée.

— Ça, c'est le bouquet ! s'exclama-t-il, manifestement furieux.

Il fonça sur la table en marmottant rageusement, apparemment oublieux de son entourage. Tous les regards convergeaient sur lui, médusés. Les amples robes bariolées, rapiécées et ceinturées de rouge écarlate, flottaient sur son grand corps efflanqué, comme les voiles d'un navire qui prend le vent. Sa longue chevelure et sa non moins longue barbe blanche semblaient avoir peine à le suivre. Il avait plus que jamais l'allure d'un vieil épouvantail à moineaux échevelé. Ben avait eu beau lui laisser entendre, à maintes reprises, que sa mise laissait quelque peu à désirer, le magicien de la Cour n'avait jamais jugé utile de changer une tenue dans laquelle, arguait-il, il se sentait parfaitement à l'aise. Questor Thews était un vieil homme plutôt calme et affable, quoique d'une rare susceptibilité. Il était particulièrement inquietant de le voir aussi agité.

Il se figea devant eux, son faciès de vieux hibou rabougri empourpré de rage.

— Il est revenu ! s'écria-t-il.

— Qui ça ? demanda Ben.

— Il ose revenir ici sans une once de remords, se présente au portail sans la moindre vergogne et se fait annoncer comme s'il était attendu de toute éternité !

Plus le magicien s'emportait, plus son teint virait au violet. *S'il ne se calme pas sous peu, il va nous faire une crise d'apoplexie !* songea Ben, que le comique de la situation ne laissait pas insensible.

— Jamais je ne me serais imaginé qu'il aurait l'aplomb de se représenter au château après ce qu'il a fait, poursuivait le magicien. Décidément, il ne faut jurer de rien !

— Questor, de qui parles-tu exactement ?

L'intéressé lui décocha un regard flamboyant de colère.

— Je parle de Horris Kew !

Abernathy bondit de son siège.

— Ce fourbe ! Comment ose-t-il telle impudence ? Allons, le mage, tu as dû rester au soleil plus que de raison !

— Mais va donc te rendre compte par toi-même, je t'en prie, répliqua Questor avec un sourire glacial. Il est au portail en ce moment même et prie Sa Majesté de le recevoir pour accepter son pardon. Il estime qu'un exil de vingt ans suffit largement à purger sa peine et demande à être de nouveau accueilli au sein de la communauté landovérienne.

— Ah non ! explosa Abernathy, dans un cri qu'on aurait aisément pu prendre pour un jappement.

Le poil hérissé, il se tourna d'un bloc vers Ben.

— Non, Sire, non ! s'exclama-t-il. N'acceptez pas de le recevoir ! Faites-le jeter dehors sur-le-champ ! Chassez-le de la contrée !

— Oh ! je ne ferais pas cela, si j'étais vous ! s'empressa d'intervenir Questor en se précipitant à son tour vers son souverain. Je ne laisserais pas un tel individu errer en liberté à travers le royaume. Au contraire, je le ferais jeter dans le plus profond des cachots, fermerais sa cellule à triple tour et jetterais moi-même la clé ! Je...

Salica venait d'arriver dans la salle à manger du château et prenait place aux côtés de son époux. Elle lui lança un regard interrogateur en entendant les ultimes recommandations de Questor Thews. Ben se contenta de hausser les épaules. Il jeta un coup d'œil vers Ciboule. Le kobold était le seul à ne pas manifester sa désapprobation. Il était assis en face de Ben et arborait un déconcertant sourire qui découvrait ses crocs menaçants.

— Une minute ! s'écria Ben, coupant court à l'énumération des châtimements que Questor Thews réservait à son visiteur impromptu. Je ne comprends rien à ce que tu racontes, Questor. Qui est ce Horris Kew ?

— Votre pire cauchemar ! répondit Abernathy, comme si ce verdict lapidaire se passait de tout commentaire.

Questor se montra à peine plus explicite.

— Je vais vous dire, moi, qui est Horris Kew : le plus grand fauteur de troubles de tous les temps ! Un de ces pitoyables illusionnistes qui possède juste assez de pouvoir pour semer la zizanie partout où il a le malheur de fourrer son nez. Je croyais que nous en étions débarrassés, mais j'aurais dû me méfier. Abernathy, tu te souviens de l'épisode des vaches ?

— L'épisode des vaches ? s'enquit Ben, de plus en plus déconcerté.

— Horris prétendait qu'il pouvait entrer en communication avec les vaches et ainsi permettre de mieux contrôler la production laitière. Mais ses tentatives d'ensorcellement répétées provoquèrent une telle panique dans le bétail que les pauvres bêtes – que la terreur avait changées en bisons enragés – désertèrent les étables

pour se répandre dans tout le royaume, piétinant les récoltes, renversant les étals et chargeant même la population dans les villages. Et ce n'est pas tout ! Il alla jusqu'à jeter des sorts à la volaille. À peine aviez-vous le dos tourné qu'il bouleversait les lois de la Nature. À tel point que, grâce à ses stupides inepties, on put voir les poules voler comme des hirondelles et semer leurs œufs à tous les vents !

— Quoi ? glapit Ben, ahuri.

— Et tu oublies l'histoire des chats, ajouta Abernathy, frémissant d'indignation. Horris Kew mit au point un stratagème abracadabrant pour embrigader tous les chats errants du royaume dans le but, affirmait-il, d'éradiquer les rats. Mais son tour de passe-passe déclencha une épouvantable catastrophe : au lieu de chasser les rongeurs, les chats sauvages se jetèrent sur les chiens pour les dépecer à coups de griffes ! Y compris les chiens domestiques ! Un abominable carnage !

Abernathy frissonna à l'évocation de ce sinistre souvenir.

— C'était déjà largement suffisant, à mon sens, pour le jeter aux oubliettes, reprit Questor en hochant gravement la tête. Mais le pire était encore à venir. Usant de je ne sais quel sortilège, il parvint à faire apparaître une plante grimpante qui envahit tous les environs de Bon Aloï à dix lieues à la ronde en moins d'une nuit. Du jour au lendemain, l'île n'était plus qu'une jungle inextricable. Il fallut plus de deux semaines pour en venir à bout. Et, pendant ce temps-là, profitant de la séquestration du roi, de son armée et de la Cour, les démons d'Abaddon s'empressèrent de surgir des ténèbres pour lancer une série de raids dévastateurs à travers les basses terres de Vertemotte. Des dizaines de cités, de citadelles et de fermes furent assaillies, des centaines d'innocents sacrifiés.

— Mais je ne comprends pas, intervint Ben, sceptique. Où voulait-il en venir ? Il n'avait apparemment que de bonnes intentions au départ, non ?

— De bonnes intentions ! fulmina Questor, qui venait de passer en un clin d'œil du violet apoplectique au blanc cadavérique. Ça, ça m'étonnerait ! Horris Kew n'a jamais songé qu'à vider la bourse de son prochain dans la sienne. Il n'a jamais pensé qu'à sa misérable personne et à la façon la plus expéditive de s'enrichir. À peine ses

stratagèmes s'effondraient-ils les uns après les autres, qu'il en échaudait de nouveaux pour gruger de pauvres crédules. Enfin ! quand je dis « pauvres » ! Vous pensez bien qu'il choisissait toujours ses proies parmi les plus riches sujets de Sa Majesté, cela va de soi !

— Mais, enfin, Questor ! Cela fait plus de vingt ans. Tu l'as dit toi-même, insista Ben, qui, devant l'incontrôlable fureur de son enchanteur royal, était subitement pris d'un incoercible fou rire.

— Et voilà ! Qu'est-ce que je vous disais ? s'emporta Questor, auquel la réaction de son souverain n'avait pas échappé. Horris Kew s'est toujours arrangé pour paraître inoffensif ; juste un peu agaçant, peut-être, comme un vilain garnement un tantinet survolté, mais rien de plus. Personne ne le prend au sérieux. Mon demi-frère lui-même s'est laissé abuser. Jusqu'à ce que les démons envahissent tout le pays ! Et encore ! Meeks a eu la même réaction que vous : il s'est contenté de l'éloigner. Encore une chance que l'apparition des démons d'Abaddon ait perturbé les machinations de mon demi-frère, sinon Horris aurait pu probablement continuer ses méfaits en toute impunité. Expert en fourberie lui-même, Meeks montrait la plus grande indulgence envers les escroqueries d'autrui... à condition qu'elles n'entravent pas les siennes.

Meeks ! Le demi-frère de Questor Thews. Son prédécesseur au titre de magicien de la Cour. Ce vénérable vieillard qui avait cru piéger Ben en lui faisant acheter Landover et s'était, par la suite, révélé non seulement un terrifiant sorcier, mais aussi son pire ennemi. Cela faisait presque un an qu'il avait disparu. Pourtant, aucune de ses innombrables victimes n'avait pu l'oublier – du moins, celles qui étaient encore en vie et que ses ignobles crimes n'avaient pas fait sombrer à jamais dans la folie.

— Toujours est-il, conclut Questor, que Meeks parvint à le faire expulser par le vieux roi. Horris Kew fut donc banni du royaume à jamais. Son histoire s'est arrêtée là.

— Han, han, fit Ben en se frottant le menton d'un air songeur. Et où l'a-t-on expédié ?

Questor parut tout à coup singulièrement embarrassé.

— Heu... dans votre monde, Noble Seigneur, répondit-il à regret.

— Sur Terre ? Pendant plus de vingt ans ?

Ben s'étonna de n'avoir jamais entendu parler d'un personnage aussi extraordinaire.

— Un lieu on ne peut plus indiqué pour les détrousseurs et autres charlatans de son espèce, je le crains, Sire. Les malfrats y pullulent et les petits malins qui entendent utiliser leurs pouvoirs ont toutes les chances de réussir dans un univers où personne ne croit plus à la magie depuis des lustres !

Abernathy opina du bonnet, la mine solennelle. Raides comme des piquets, scribe et magicien semblaient attendre la sentence de leur souverain. Ben tourna ses regards vers Salica qui prenait son petit déjeuner dans l'indifférence générale. Il se souvint de la nouvelle qu'il avait été si pressé d'annoncer et se dit qu'elle devrait vraisemblablement encore attendre un bon moment.

— Eh bien, dit-il en se retournant vers ses deux fidèles compagnons, toujours au garde-à-vous, pourquoi ne pas écouter ce qu'il a à nous dire ? Qui sait ? Il a peut-être changé en vingt ans.

Questor retrouva derechef son teint rubicond.

— Chagné ? humpf ! Quand les poules auront des d...

Il s'interrompit tout à coup. Avec Horris Kew, il fallait s'attendre à tout et l'expression populaire, qui pour tout un chacun signifiait un impossible futur, pouvait fort bien, pour lui, n'évoquer qu'un avenir des plus probables !

— Jamais, rectifia-t-il. Jamais, Sire. Ne le recevez pas. Ne le laissez pas mettre un pied au château. Si j'avais su qu'il était en chemin, j'aurais envoyé la garde pour lui barrer la route. Il ne serait jamais parvenu jusqu'aux portes de Bon Aloï. Je n'arrive toujours pas à croire qu'il ait eu l'audace de revenir jusqu'ici !

Il marqua une pause, brusquement songeur.

— Au fait, comment a-t-il bien pu revenir ? se demanda-t-il à haute voix.

— Peu importe, trancha Ben. Il se présente pour demander le pardon royal et je ne peux tout de même pas le renvoyer sans l'entendre. Cela pourrait constituer un regrettable précédent. De plus, je ne vois pas quel risque il peut y avoir à le laisser présenter sa requête.

— C'est que vous ne le connaissez pas, Sire, répliqua Abernathy d'un ton funeste.

— Non, vraiment pas, renchérit Questor.

— Débarrassez-vous de lui sur-le-champ, Majesté.

— Ne le laissez pas franchir cette porte.

Ben fit une moue dubitative. Jamais ses conseillers ne s'étaient montrés aussi impitoyables. Il ne voyait pourtant pas comment une simple conversation avec un inconnu pouvait provoquer de si terribles catastrophes. Cependant, il n'avait nullement l'intention de prendre les avertissements de ses plus fidèles compagnons à la légère.

— Penses-tu que tes pouvoirs puissent rivaliser avec les siens ? demanda-t-il à Questor après un long moment de réflexion.

Questor bomba son torse décharné.

— Rivaliser ! Mais ma magie n'a rien à voir avec ce charlatanisme d'amateur Noble Seigneur ! Mon pouvoir est mille fois supérieur au sien. Cependant...

Le magicien se mit à triturer le lobe de son oreille droite.

— Ce... c'est, bredouilla-t-il, c'est un personnage particulièrement sournois, Sire... Singulièrement imprévisible, pour tout dire...

Ben hocha la tête.

— Bon. Puisqu'il me paraît impossible de le renvoyer dans ses foyers sans autre forme de procès, pourquoi ne pas le recevoir tous ensemble ? Vous pourrez ainsi m'avertir s'il tente quoi que ce soit de suspect. Qu'en pensez-vous ?

Abernathy retomba sur sa chaise sans un mot. Questor ne se raidit que davantage, mais finit par donner son assentiment avec une mauvaise grâce manifeste.

— Ne venez pas me dire que je ne vous ai pas prévenu, ajouta-t-il néanmoins en envoyant un serviteur chercher le visiteur d'un geste de la main.

Questor et Ben reprirent leur place et tous attendirent en silence. Ben saisit la main de Salica sous la table. La sylphide lui sourit. Navet apparut au fond de la salle, probablement pour s'assurer que l'appétit de ses convives était satisfait ; mais, percevant aussitôt l'inhabituelle tension qui régnait à leur table, il se contenta de les saluer d'un hochement de tête avant de s'éclipser. Ben songeait que plus vite il serait débarrassé de cet importun, plus tôt il pourrait expédier les affaires courantes. Avec toutes les réunions à l'ordre du jour, il n'aurait pas un instant de répit. Il avait cru, autrefois, que

nul ne travaillait plus dur qu'un certain avocat du barreau de Chicago nommé Ben Holiday. Il avait découvert depuis qu'en devenant roi il avait perdu au change. Un monarque avait tant de responsabilités sur les épaules, tant de décisions à prendre, tant de projets à étudier, de problèmes à résoudre, de plaintes à écouter, de litiges à trancher, de lois à édicter, à promulguer, à faire respecter... L'avenir, la vie même de tant de gens dépendaient de lui. Non pas que le défi à relever chaque jour le rebutât, non. Mais il se laissait parfois décourager par l'ampleur de la tâche. Trop souvent, sans doute. Il réfléchissait parfois aux circonstances qui l'avaient conduit où il était aujourd'hui et se demandait encore comment un tel miracle avait bien pu se produire. « Impossible » n'était décidément pas landovérien ! Il mesurait le chemin parcouru et se répétait une fois de plus que, quelles que soient les exigences de sa charge, jamais il ne retournerait en arrière. Jamais il ne renoncerait à sa vie d'aujourd'hui pour retrouver celle d'hier, jamais !

— Vous pouvez encore changer d'avis, Votre Majesté, insista doucement Questor.

Mais Ben était plongé dans ses souvenirs. Non, il ne changerait certainement pas d'avis, songea-t-il en secouant la tête pour entériner sa réponse. Il avait osé prendre des risques qu'aucun de ses concitoyens n'aurait pris. Il avait bravé tous les dangers, n'avait cessé de repousser ses limites. Il était allé au bout de lui-même. Il n'aurait pu faire demi-tour. Et puis il allait être père, se dit-il, toujours aussi étonné à cette idée. Quel sens cela pouvait-il avoir, au juste, pour un quadragénaire qui avait renoncé à fonder une famille depuis plus de deux ans ? Certes, il voulait un enfant. Mais cela ne signifiait pas qu'il était prêt à en avoir un !

Il y eut un martèlement de bottes. Un homme entra dans la salle à manger, escorté de deux gardes qui claquèrent des talons avant de refermer la porte derrière eux. Grand, dégingandé, doté de bras et de jambes démesurés, le visiteur avait une allure pour le moins singulière. Son nez, sa pomme d'Adam et ses oreilles semblaient avoir été enfoncés à angle droit, comme on fiche une carotte dans la bouille ronde d'un bonhomme de neige. Il portait la robe grise des pénitents, une robe si élimée qu'elle avait tout d'une vieille serpillière. Ses pieds étaient nus et noirs de poussière. Il avait les mains croisées, le dos courbé, la tête basse, comme un pauvre

pécheur comparaissant devant Dieu au jour du Jugement dernier. Il approcha en traînant les pieds, tel un supplicié à bout de forces, un oiseau, au plumage noir et à la tête couronnée d'une crête blanche, perché sur l'épaule. Le regard du volatile était vif, perçant, inquisiteur.

— Votre Majesté, salua Horris Kew en tombant à genoux. Permettez au plus humble de vos serviteurs de se prosterner devant vous pour remercier Votre Majesté de l'extrême bonté dont elle fait montre en acceptant de le recevoir.

Ben se leva. Il n'avait jamais vu plus inoffensif que ce pauvre diable.

— Relève-toi ! ordonna-t-il. Nous t'écoutons. Ta réputation est loin d'être flatteuse jusqu'à présent. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

Horris se redressa. Une expression de profonde douleur tirait les traits frustes de son visage taillé à la serpe. Il était affligé d'un curieux tic : il clignait de l'œil gauche comme s'il s'attendait toujours à recevoir un coup.

— J'avoue tout, Majesté. J'assume l'entière responsabilité de tous les torts que l'on m'impute. Quoi qu'Abernathy et Questor Thews aient pu vous dire à mon encontre, j'en accepte l'infamie. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour me défendre, Majesté, mais juste pour vous demander de me pardonner mes offenses passées.

Questor fit la grimace.

— Quel vilain tour as-tu encore dans ton sac, Horris Kew ?

— Awk ! Biggar est plus beau ! Biggar est plus beau ! croassa l'oiseau.

— Ce volatile me semble familier, remarqua Abernathy en plissant les yeux pour examiner Biggar.

— Un simple mainate, répondit Horris Kew, pris d'une série de tics nerveux. Mon compagnon de route.

Abernathy fronça la truffe.

— Je suppose que tu lui as appris à attaquer les chiens ?

— Awwwk ! glapit l'oiseau. Puces ! Puces !

Ben fit le tour de la table pour s'interposer. Abernathy s'était dangereusement approché du mainate et grognait déjà en montrant les crocs.

— N'as-tu pas été banni de ce royaume ? poursuivit Ben. Pourquoi reviens-tu sur les lieux de tes forfaits ?

— Oh ! Votre Majesté ! Je ne quémande rien de plus qu'une simple chance de racheter mes fautes, murmura Horris Kew d'une voix chevrotante, avec un tragique regard suppliant. J'ai eu vingt ans pour réfléchir à mon inqualifiable conduite et pour me repentir de mes erreurs passées. La noirceur de mes crimes ne méritait pas telle clémence. Mais j'ai payé ces péchés d'un douloureux exil et je n'aspire maintenant qu'à rentrer enfin chez moi pour jouir d'une vie paisible et retirée. M'accorderez-vous cette grâce, Majesté ?

Ben le dévisageait, méfiant.

— Je ne sais pas.

— Ne faites pas cela, Sire ! s'écria aussitôt Questor Thews.

— Vous n'y pensez pas ! s'exclama Abernathy au même moment, avec une expression scandalisée.

— Awk ! hurra pour Horris ! hurra pour Horris ! s'égosilla l'oiseau.

— Merci, Biggar, fit Horris d'un ton reconnaissant en caressant la tête du mainate. (Puis, se tournant de nouveau vers Ben :) Si vous acceptiez de me laisser revenir, Majesté, je ne demanderais rien, ni à vous, ni à qui que ce soit, si ce n'est le privilège de pouvoir vivre à l'écart du monde, en ermite qui ne veut rien moins qu'importuner son prochain. Cependant, si le besoin s'en faisait sentir, je serais bien entendu au service de Votre Majesté. J'ai quelques compétences en matière de magie qui pourraient, un jour sans doute, se révéler fort utiles. Je les mettrai à l'entière disposition de Votre Majesté, quand Votre Majesté le jugera bon. Vous pouvez avoir toute confiance en mon total dévouement à la Couronne. Soyez assuré que je répondrai au moindre appel de Votre Majesté.

— Il me semble que c'est précisément l'usage de ces pouvoirs magiques qui a provoqué ton éviction du royaume, n'est-ce pas ? rétorqua Ben d'un ton réprobateur.

— Oui, oui, c'est vrai, c'est tout à fait exact, en effet. Mais loin de moi la pensée de m'ingérer dans les affaires du royaume ou de vos loyaux sujets, Majesté. À moins, bien entendu, que ce ne soit à votre demande expresse. (L'œil gauche cligna à plusieurs reprises.) Si jamais je violais ce serment, que je prête aujourd'hui devant si noble assemblée, vous seriez en droit de me renvoyer hors de ce

monde à jamais. Votre parole fait loi, Majesté. J'attends votre verdict.

— Non, maugréa Questor.

— Non, répéta Abernathy.

Ben tenta de refréner une furieuse envie de rire. Il devrait certainement prendre les choses plus au sérieux, se réprimandait-il intérieurement. Mais il était bien difficile de s'emporter contre un pauvre hère dont la plus grande faute était d'avoir fait voler des poules ou gambader des vaches !

— Awk ! jolie dame ! siffla soudain l'oiseau.

Salica sourit, adressant à son époux un regard amusé. Ben songea de nouveau à l'heureux événement à venir.

— Je vais réfléchir à ta requête. Je statuerai sur ton sort dans quelques jours, conclut-il en feignant d'ignorer les grognements insatisfaits de ses conseillers. Quand ma décision sera prise, je te ferai mander et te recevrai ici même.

— Merci, Majesté, répondit Horris Kew en faisant une profonde révérence. Votre magnanimité vous honore, et l'éternelle reconnaissance de votre humble serviteur vous est acquise.

Il sortit à reculons et fut escorté hors du château, tandis que Ben se demandait combien de mots cet étrange oiseau noir pouvait bien posséder à son vocabulaire.

— Voilà bien une des plus stupides décisions qui aient été prises sous ce toit depuis longtemps ! explosa Questor, à peine la porte close. Si vous me permettez d'exprimer mon avis, Majesté, se reprit-il après coup.

— Si je ne te le permettais pas, maintenant, je ne vois pas vraiment ce que ça changerait, rétorqua Ben, acerbe.

— Cet oiseau me dit quelque chose, marmonna Abernathy.

— Ce n'est pas parce que le bougre paraît inoffensif qu'il l'est, insista Questor. En ce qui concerne Horris Kew, les apparences ne sont pas seulement trompeuses, elles sont grossièrement mensongères.

Déjà passablement lassé par le sujet, Ben leva les mains en signe de trêve.

— Messieurs ! messieurs ! fit-il, espérant les rappeler à quelque déférence.

Il n'y gagna guère qu'un silence hostile et pour le moins buté. Il soupira et, d'un geste las, invita ses conseillers à se rasseoir.

— Nous reparlerons de cette affaire plus tard conclut-il. (Puis, se tournant vers le vestibule :) Navet !

Le cuisinier parut sur le seuil. Tandis qu'il prenait place aux côtés de Ciboule, Ben se redressa et surveilla l'assistance, l'air fanfaron.

— Que diriez-vous d'élargir notre petite famille ? demanda-t-il, les yeux brillants.

— Tant que vous n'envisagez pas d'adopter Horris Kew..., bougonna Questor.

LE GORSE

Horris Kew quitta Bon Aloi aussi vite que la bienséance et sa dignité malmenée l'autorisaient. Le tic, qui l'avait mystérieusement saisi en arrivant au château, faisait tressauter sa paupière comme un criquet affolé. Il marchait droit devant lui, le pas martial et conquérant – non sans quelques furtifs coups d'œil en arrière. Sa haute carcasse décharnée oscillait en cadence et Biggar avait toutes les peines du monde à rester accroché à son perchoir. Vu de loin, ce grand échalas cahotant, avec son mainate juché sur l'épaule comme un oiseau de mauvais augure, avait tout d'une malfaisante sorcière qui aurait oublié son manche à balai.

— Décidément, ce chien ne me revient pas, marmonna Biggar en ébouriffant son plumage avec dédain.

Horris Kew serra les dents.

— Parle d'autre chose, tu veux.

— Il a bien failli me reconnaître, tu as vu ? Tôt ou tard, il finira par se souvenir de moi, je te le dis ! Tu m'entends ?

— J'entends.

Ils traversèrent le pont qui reliait l'île au continent et mirent le cap à l'ouest vers la forêt.

— Qu'est-ce que ça change s'il te reconnaît, de toute façon ? Meeks est mort et enterré, non ?

Biggar avait appartenu au sorcier autrefois. C'était grâce aux sortilèges de Meeks qu'il était doté d'une intelligence largement supérieure à celle de ses congénères. Meeks entendait en faire un espion à sa solde et le dresser à épier ses ennemis. Mais Biggar s'était vite

montré aussi insupportable et bavard qu'il l'était aujourd'hui et Meeks, lassé de ses perpétuelles jacasseries, avait profité de l'éviction de Horris Kew pour envoyer le mainate sur Terre et s'en débarrasser par la même occasion.

— Si ce chien fait la relation avec Meeks, Horris, tu peux dire adieu à tous tes beaux projets. Jamais tu ne pourras remettre les pieds au château.

Horris Kew feignait l'indifférence.

— Tu te montes la tête.

— C'est possible, mais je n'aime pas du tout la façon dont ce chien me regarde. À vrai dire, toute cette histoire ne me dit rien qui vaille.

Horris s'abstint de tout commentaire. Pourtant, lui non plus n'était pas très sûr d'aimer la tournure que prenaient les événements. Depuis qu'il avait eu le malheur de prononcer cette maudite formule magique et que cette... *chose* était sortie de la Boîte à Malice – il en frissonnait de la tête aux pieds rien que d'y penser –, tout allait de travers. Il se souvenait du choc qu'il avait éprouvé quand il s'était retourné pour répondre à l'appel de cette immonde apparition. De sa vie il n'avait vu créature plus répugnante. Il n'y avait pas de mot pour décrire une telle abjection. Et dire qu'elle les attendait à l'instant même... Brrrr! Sans compter qu'il était maintenant à sa merci, obligé de faire ses quatre volontés comme un vulgaire laquais! Lui, Horris Kew! obéir au doigt et à l'œil à une telle monstruosité! Il n'aurait jamais pu imaginer pareille ignominie, même dans ses pires cauchemars.

Pourtant, l'idée de jouer au plus fin avec cette horreur ne l'aurait même pas effleuré. Horris Kew savait quand il avait affaire à plus forte partie.

— À ton avis, pourquoi nous a-t-il envoyés voir le roi? croassa tout à coup Biggar.

— Qu'est-ce que j'en sais? soupira Horris en se demandant si cet oiseau de malheur ne lisait pas dans ses pensées. Il a décrété que je devais amadouer Holiday, et je l'ai fait, un point c'est tout. Tu crois peut-être que j'allais lui demander des explications aussi?

Biggar n'insista pas. Bien lui en prit. Les événements des dernières vingt-quatre heures avaient déjà suffisamment mis les nerfs de son compère à rude épreuve. Horris était à bout. *Tout est la faute*

de Biggar, de toute façon ! ressassait-il. L'idée de l'oracle, l'invention de Skat Mandou (Skat Mandou ! Tu parles d'une blague !), l'invocation de cette ignoble créature, le retour à Landover... Tout ! Je ne sais pas dans quel guêpier on s'est fourrés, mais ça sent le roussi à plein nez. Primo, si j'avais eu mon mot à dire, Landover serait bien le dernier endroit où j'aurais remis les pieds. S'il y a un pays où je suis sûr d'être indésirable, c'est bien celui-là ! Quelle idée ! Certes, le vieux roi est mort et le nouveau, ce Ben Holiday, semble prêt à passer l'éponge. Mais tout de même ! Qu'est-ce qu'on peut bien venir faire ici ? Ce n'est pas parce que j'y suis né (Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs ? On se le demande !) que je porte Landover dans mon cœur. Tout ce que je sais, c'est que j'y ai récolté les pires ennuis, qu'on m'y a proclamé persona non grata et qu'on m'en a chassé avec perte et fracas. Oh ! je n'ai pas perdu au change, d'ailleurs ! J'étais même ravi d'être sur Terre. Cette délicieuse petite planète, où les gens ne demandent qu'à se délester de leurs précieux deniers contre quelque mirage fumeux et autre promesse d'un monde meilleur, est un véritable paradis, comparée à Landover. Et puis, je m'y étais parfaitement adapté, moi, à la Terre, et j'y étais drôlement bien installé. Là-bas au moins, j'avais tout le fric dont je pouvais rêver, je vivais comme un prince et il n'y avait aucune raison pour que ça change.

Alors que maintenant ! Qu'est-ce qu'il me reste ? Rien ! Plus rien. Et tout ça à cause de Biggar !

Certes, il y était tout de même un peu pour quelque chose. Mais c'était encore plus rageant !

Qu'allait-il bien pouvoir lui arriver, maintenant ? Qu'est-ce que ce bon vieux Skat Mandou leur réservait au juste ?

— Ce chien ne me revient vraiment pas, répéta une énième fois le mainate, avant de se plonger dans un mutisme renfrogné.

Ils marchèrent toute la matinée et atteignirent le Cœur vers midi. Le Cœur était un lieu sacré, la véritable source de toute magie landovérienne. Les rois de Landover avaient tous été couronnés ici, y compris Ben Holiday. C'était une simple clairière d'herbe grasse piquetée de pourpre et d'or, nichée dans la forêt, à l'ouest de Bon Aloi, et cernée de bonnie blues qui semblaient monter la garde. Une estrade de chêne poli aux étançons d'argent trônait en son centre, entourée d'une rangée de mâts sur trois côtés. À leur sommet flottaient les étendards des rois de Landover. Aucun n'avait

de couleurs plus éclatantes que celui arborant les armoiries de Ben Holiday : une balance d'or sur un fond de prairie verdoyante – petit clin d'œil à son ancienne charge d'avocat. Disposés en cercles concentriques, depuis l'estrade jusqu'à la lisière, de gros coussins à pampilles dorées formaient une harmonieuse géométrie de velours blanc.

Tout était si rutilant, si impeccablement entretenu qu'on aurait pu s'attendre à voir le prochain couronnement se dérouler sur l'heure.

Horris Kew s'avança dans la clairière et jeta un regard circulaire, impressionné par la solennité des lieux. Chaque fibre des drapeaux, chaque latte du plancher ciré, semblait imprégnée d'histoire. Ces arbres millénaires, ces mâts, ces fières oriflammes claquant au vent avaient été les témoins des hauts faits de l'histoire landovérienne depuis l'aube des temps.

Il houspilla le mainate qui s'ébrouait.

— Un peu de tenue, Biggar ! Nous sommes ici dans un sanctuaire.

Biggar redressa la tête et examina les alentours d'un œil circonspect.

— Qu'est-ce que c'est que ce décor de carnaval ?

Horris lui décocha un regard noir et soupira.

— Quel lamentable philistin tu fais, mon pauvre Biggar !

Piqué au vif, l'oiseau s'envola pour aller se poser à quelques aunes de là, sur un coussin.

— Des insultes, maintenant ? Awk ! comme c'est mesquin ! rétorqua le mainate, souillant délibérément le velours immaculé de son perchoir en reprèsailles.

Ulcéré par l'odieux sacrilège, Horris parut un instant tétanisé, puis brusquement se détendit comme un ressort.

— Là, tu dépasses vraiment les bornes, Biggar ! J'en ai plus qu'assez de toi ! Qu'est-ce que tu dirais si je te tordais le cou une bonne fois pour toutes ?

— Et qu'est-ce que tu dirais si je te picorais les yeux, Horris ?

— Espèce de crétin emplumé !

— Espèce de vieux babouin attardé !

Ils se fusillaient du regard ; Horris, les mains tendues en avant, les doigts crispés comme des serres prêtes à déchirer leur proie ;

Biggar les plumes ébouriffées, les ailes déployées, le bec vindicatif. La colère les avait submergés comme une déferlante et s'évapora tout aussi vite, les laissant mal à l'aise, honteux de s'être si prestement laissé emporter.

— C'est ce... cette *chose* qui est responsable de tout, déclara Horris. Ton bon vieux Skat Mandou.

— Je dois bien avouer qu'il me déçoit.

— Ce n'est pas un sage. Ce n'est pas même un homme. C'est une... une *chose*.

— Une vermine !

— Un serpent !

Biggar ferma les yeux, atterré.

— Horris, murmura-t-il d'un ton mélancolique, que faisons-nous là ? Attends ! Ne réponds pas avant que j'en aie fini. Je sais comment nous sommes arrivés jusqu'ici. Je sais ce qui s'est passé. Nous avons délivré cette *chose* enfermée dans la Boîte à Malice et elle s'est servie de son pouvoir pour nous ouvrir un passage vers Landover. Jusque-là, tout est clair. Mais qu'est-ce qu'on vient faire ici ? Franchement, réfléchis ! Il n'y a pas d'endroit plus dangereux que Landover, en ce qui nous concerne.

— Je sais, je sais.

— Bon. Alors, pourquoi ne pas aller ailleurs ? Quelque part où nous serions en sécurité. Peut-être que si nous lui faisons la suggestion, Skat Mandou nous écouterait. Peut-être accepterait-il même de nous laisser partir sans lui, s'il tient tant à rester ici. Après tout, je ne vois pas à quoi nous pouvons lui servir !

Horris leva les yeux au ciel, excédé.

— Et où irions-nous, Biggar, veux-tu me le dire ? Là d'où nous venons peut-être ? Là où une horde de fidèles déchaînés nous attend pour nous tailler en pièces ? Ah ça ! tu n'aurais pas pu mieux t'y prendre si tu avais décidé de tirer l'échelle !

— Ce n'était pas moi, Horris ! Je te l'ai déjà dit. C'était Skat Mandou ! Ou, du moins, cette immonde créature qui se faisait passer pour lui.

Le mainate se rapprocha prudemment.

— Tu te demandes où nous pourrions aller ? fit-il, rhétorique. Mais, Horris ! Nous n'avons que l'embarras du choix ! Je me souviens avoir lu quelque part... Tiens ! pourquoi pas cette cité d'émeraude aux rues pavées d'or où vit ce sympathique épouvantail qui...

— Biggar, l'interrompit Horris en soupirant, tu ne vas tout de même pas me dire que tu crois tout ce que racontent les livres ?

Biggar tenta en vain de plisser le front (ce qui, reconnaissons-le, eût été, pour un oiseau, un véritable tour de force !).

— Je ne crois rien du tout. C'est la vérité, Horris !

— Ma parole ! mais tu disjonctes complètement ! Tout le monde connaît *Le Magicien d'Oz* ! Ce n'est pas pour ça que Oz existe réellement. C'est un conte de fées.

— Avec toutes ces sorcières et tous ces singes volants, un conte de fées ? Tu plaisantes !

— C'est une histoire, Biggar ! Une pure invention !

— D'accord, d'accord, Horris ! C'est une histoire.

Son compère perdant manifestement patience, le mainate jugea plus prudent de lui céder un peu de terrain. Mais il n'avait pas l'intention d'en démordre pour autant. Il claqua du bec avec une emphase théâtrale et réfléchit.

— Bon. Alors que dirais-tu de ce pays où tous les gens sont bleus ? Comment les appelle-t-on déjà ? Les Schtr...

— Pour l'amour du ciel ! (Horris faillit s'étrangler.) Oh ! et puis j'abandonne !

Il fit demi-tour et fonça droit sur la forêt, sans un regard pour le volatile.

— Contentons-nous d'aller lui faire notre rapport, qu'on en finisse, marmonna-t-il en franchissant le rideau de bonnie blues.

Biggar prit le temps de digérer sa déconvenue, puis le suivit.

À peine pénétrait-on dans la forêt que le soleil laissait place à une ombre feuillue – singulièrement fraîche pour un début d'après-midi estival –, inextricable enchevêtrement de ramures qui masquait le ciel tel un immense lacs de toiles d'araignées végétales. Horris Kew avançait d'un pas décidé, le visage fermé, les lèvres pincées. Biggar voletait de branche en branche, tantôt en avant, tantôt à rebours, toujours à proximité de son compère. Plongé dans ses sombres réflexions, Horris l'ignorait souverainement.

À moins de cinq milles du Cœur, la végétation devenait si dense que pas le moindre rayon de soleil ne parvenait à s'infiltrer. Horris et Biggar descendirent une pente raide, franchirent un épais fourré de broussailles adossé à une paroi rocheuse et s'immobilisèrent

devant une énorme pierre plate, sculptée de mystérieux hiéroglyphes. Horris fixa silencieusement le monolithe, poussa un soupir à fendre l'âme, puis effleura les symboles gravés dans le roc avec une dextérité de prestidigitateur. Il recula aussitôt. Avec un raclement sinistre, une partie de la paroi glissa vers l'intérieur pour révéler l'entrée d'une caverne. Le mainate rejoignit son perchoir humain. Tous deux observaient l'ouverture béante en silence, comme s'il s'était agi d'une gigantesque gueule prête à les engloutir.

À peine pénétraient-ils sous la voûte de pierre que la paroi se refermait.

La caverne baignait dans une sorte d'étrange phosphorescence qui semblait émaner de la roche elle-même. Il régnait là une touffeur suffocante qui altérait la respiration et laissait la peau moite. Une curieuse odeur flottait dans l'air confiné. Horris et Biggar l'identifièrent immédiatement et se lancèrent un même regard où le dégoût le disputait à l'effroi.

Plus ils avançaient dans la grotte, plus la lumière baissait, plus la chaleur devenait torride et la puanteur, asphyxiante. Au centre, la grotte s'élargissait et prenait près de trois toises de hauteur. De gigantesques stalactites tombaient de la voûte minérale comme les dents de quelque monstre antédiluvien. La caverne était vide, à l'exception d'un misérable lit branlant et d'une petite table en bois, tout aussi branlante, sur laquelle était posée une large écuelle. Le lit n'était pas fait. L'écuelle contenait une eau sale.

Près de l'écuelle, reposait la Boîte à Malice.

Du coin le plus obscur de la grotte s'éleva un sifflement menaçant.

— Avez-vous fait ce que je vous avais ordonné ?

Horris retenait sa respiration. Cette épouvantable pestilence lui donnait la nausée.

— Oui. Nous avons fidèlement suivi les consignes.

— Quelle est la réponse ?

— Il a dit qu'il allait réfléchir. Mais le magicien et le scribe vont manifester tout faire pour le convaincre de refuser.

Son invisible interlocuteur s'esclaffa. Il y eut un bruit de frottement. Celui d'un corps qui se redresse dans le noir, peut-être ? *On n'y voit rien, dans ce four*, songea Horris, de plus en plus tendu. Il tenta de se remémorer à quoi ressemblait Skat Mandou la première

fois qu'il lui était apparu et réalisa avec stupeur qu'il n'en gardait aucun souvenir. Skat Mandou ne se montrait jamais entièrement – un contour, un profil, l'ombre d'un corps, une ébauche de couleur ou de forme, mais jamais de visage ou de silhouette définie –, de telle sorte qu'il ne laissait en mémoire qu'une vague sensation de malaise diffus, mais aucune image concrète. Malgré tout, la réaction qu'il suscitait était toujours la même : une impression de danger imminent à laquelle se mêlait une incoercible répulsion.

— Je vous fais peur ? demanda la voix caverneuse d'un ton doux.

Un éclair d'un vert létal zébra l'obscurité.

Horris regretta tout à coup d'être revenu. Biggar n'avait peut-être pas tort, après tout. Ils auraient mieux fait de filer, pendant qu'il en était encore temps. Dans quel cauchemar s'étaient-ils laissé entraîner en libérant ce monstre ? Même enfermé dans la Boîte à Malice, il avait réussi à les manipuler : il avait utilisé Biggar comme porte-parole et profité des pouvoirs de Horris pour s'évader. Tous deux n'avaient été que des jouets entre ses mains. Bien qu'il ne l'eût jamais avoué, pas même à lui-même, Horris Kew avait compris que tout ce qu'il avait manigancé : Skat Mandou, la Retraite, les révélations de Biggar..., tout cela n'était pas vraiment sorti de son cerveau, mais lui avait été inspiré par cette *chose* tapie au fond de la Boîte à Malice, cette *chose* emprisonnée dans les brumes ensorcelées qui avait, à la vérité, été expulsée au même titre qu'eux et qui, si le sort ne les avait miraculeusement envoyés à la rescousse, aurait été ensevelie dans un éternel oubli, sans espoir de retour.

— Que sommes-nous venus faire ici ? croassa soudain Biggar, dont la voix dérailla, tant il était effrayé par sa propre audace.

— Ce que je vous dis de faire, siffla la voix.

Skat Mandou sortit alors de l'ombre, tel un nuage de fumée qui aurait, par quelque bizarrerie, adopté les contours d'une silhouette vaguement humanoïde, quoique imprécise. Son odeur fit reculer Horris d'un pas. Biggar enfouit son bec dans les plumes de son cou. Skat Mandou émit alors un long rire grave et satisfait. Il ondoyait comme une eau croupie agitée de remous. Sa respiration sifflante déchirait le silence. Il était gigantesque et semblait, par sa simple présence, investir le moindre souffle d'air d'un pouvoir immémorial et terrifiant.

— On m'appelle le Gorse, annonça subitement le monstre. Je viens des brumes ensorcelées. J'appartiens au monde des fées où j'ai vécu parmi les créatures de magie, dont je suis. Mais elles m'ont tendu un piège et emprisonné dans la Boîte à Malice jusqu'à la fin des temps. Du moins, le croyaient-elles. Je détenais alors un pouvoir incommensurable. Mais je le récupérerai bientôt. Grâce à vous.

Horris Kew s'éclaircit la voix.

— Je ne vois pas ce que nous pouvons faire pour vous.

Le Gorse partit d'un grand rire sardonique.

— Je serai tes yeux, Horris Kew. Je te vois bien mieux que tu ne te vois toi-même. Tu es furieux d'avoir perdu tout ce que tu avais amassé dans l'autre monde. Pourtant, ce que tu désires vraiment est ici. Tu avais peur de revenir. Tu ne te souviens que trop de ce qu'on t'a fait subir. Mais je t'insufflerai le courage qui te fait défaut. Oui, oui, je t'ai manipulé. Oui, tu as été dupe. Et ce n'est pas fini. Je vais encore vous utiliser, toi et l'oiseau. C'est dans l'ordre des choses, Horris. Les fées m'avaient emprisonné dans la Boîte à Malice en la scellant de sorts si puissants que nul ne pouvait les conjurer. Du moins, de l'intérieur. Mais il suffisait de trouver quelqu'un qui pût briser le charme de l'extérieur et le tour était joué. C'est sur toi que j'ai jeté mon dévolu. C'est moi qui t'ai inspiré tous tes brillants stratagèmes. C'est moi qui t'ai guidé dans toutes tes incantations. Chaque nouveau subterfuge que tu échafaudais pour forger Skat Mandou était un pas de plus vers ma délivrance. Quand enfin je me suis senti près de parvenir au but, j'ai poussé l'oiseau à révéler la supercherie pour que tu sois obligé de t'enfuir. Cependant, j'ai mis une condition *sine qua non* à ta survie : tu ne pouvais échapper au lynchage qu'en me libérant. Mais tu n'as rien à regretter. Les choses n'auraient pu se passer autrement. C'était écrit. Le destin nous a réunis, Horris Kew. Désormais, nous sommes inséparables.

Horris était de moins en moins rassuré. Cependant, le monstre n'avait-il pas dit que ce qu'il désirait vraiment se trouvait ici ? Il ignorait à quoi la repoussante créature faisait allusion, mais l'idée était séduisante. Peut-être y avait-il quelque profit à la clé, finalement.

— Vous avez un plan ? demanda-t-il, toujours sur la défensive.

— Et des plus alléchants qui soient, murmura le Gorse. Je connais votre passé, à l'un comme à l'autre. Toi, Horris, tu as été exilé à cause de la façon dont tu entendais utiliser la magie. L'oiseau, lui, a été banni parce qu'il commençait à dangereusement outrepasser les ambitions de son maître.

Biggar et Horris se tournèrent l'un vers l'autre, stupéfaits. Aucun des deux n'aurait pu mieux dire (si ce n'est que Biggar commençait à trouver particulièrement horripilante cette manie qu'avait Skat Mandou de parler de lui comme s'il n'était pas là. « L'oiseau » ! « L'oiseau » ! Il avait un nom, tout de même !).

— Ceux qui se prétendaient vos amis vous craignaient et vous jalouaient trop pour tolérer plus longtemps votre présence parmi eux, poursuivit le monstre. Telle est la pitoyable nature des êtres qui nous ont bannis de ce royaume.

Le Gorse se rencogna dans l'obscurité, nuage de fumée et d'ombre glissant pesamment le long de la roche, avec un crissement qui évoquait celui d'une lame écaillant un poisson. *Comment une créature aussi immatérielle peut-elle produire un bruit à vous faire dresser les cheveux sur la tête ?* se dit Horris en tressaillant.

— Ne voudriez-vous pas vous venger de ces misérables couards ? fit la voix, dans le noir.

Horris et Biggar n'auraient pas demandé mieux, bien entendu. Cependant, en dépit de ses manifestes efforts pour les amadouer, ils n'aimaient pas cette créature. Ils n'aimaient ni son apparence, ni son odeur. Encore moins son comportement. Qu'une telle abjection pût même exister leur paraissait suspect. Ce ne pouvait être qu'un suppôt du diable. Ils auraient mieux fait de rester là où ils étaient, ils en étaient convaincus. Ils n'étaient cependant pas assez stupides pour le dire ouvertement, ils se contentaient d'opiner en silence, curieux d'en apprendre davantage sur leur terrifiant mentor.

Soudain le Gorse sembla emplir entièrement la caverne, avalant d'un seul coup toute la lumière. Horris et Biggar eurent la sensation qu'un cercueil se refermait sur eux.

— Quant à moi, j'ai la ferme intention d'étendre mon empire sur l'intégralité des brumes ensorcelées. J'asservirai tous ceux qui m'en ont expulsé, déclara-t-il d'un ton vibrant de haine. Je ferai d'eux mes esclaves. Ils se prosterneront devant moi jusqu'à ce que, las de leurs jérémiades, je les condamne à une éternité de supplices

si cruels qu'ils ne cesseront d'appeler la mort pour qu'elle abrège leurs souffrances.

Horris Kew déglutit bruyamment et oublia aussitôt toute velléité de fuite. Les serres de Biggar s'étaient si violemment crispées sur son épaule qu'elles lui labouraient les chairs.

— Je vous laisserai les restes : Landover, ses sujets, ses terres, sa magie... Vous pourrez en faire tout ce qu'il vous plaira.

Un silence palpable s'abattit subitement dans la caverne. Frappé de stupeur, Horris réalisa qu'il était incapable d'aligner deux idées cohérentes. Landover ? Mais qu'est-ce qu'il ferait de Landover ? Il voulut parler, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Il voulut avaler sa salive, mais il avait le gosier aussi desséché que s'il errait depuis des semaines dans le désert. Il avait l'impression qu'il allait se dés-agréger et tomber en poussière. Toute sa vie, de viles machinations en médiocres stratagèmes, lui sembla tout à coup aussi négligeable qu'une goutte d'eau dans l'océan.

— Vous voulez nous donner Landover ? piailla tout à coup Biggar, qui semblait ne pas en croire ses oreilles.

Le ricanement du Gorse s'éleva dans l'ombre, tonitruant.

— Skat Mandou lui-même n'aurait pu vous offrir un tel présent, dans votre exil doré, n'est-ce pas ? Mais vous devrez le mériter et faire exactement tout ce que je vous demanderai. À la lettre. Me suis-je bien fait comprendre ?

Horris Kew opina en silence. Biggar l'imita.

— Me suis-je bien fait comprendre ? insista le Gorse, dans un sifflement menaçant.

— Oui ! glapirent les deux compères en sentant d'invisibles doigts se refermer sur leur cou.

L'étreinte se resserra le temps d'une seconde, la seconde la plus longue qu'ils aient jamais vécue de toute leur existence. Puis, la tension se relâcha d'un seul coup. Suffoqués, Horris et Biggar se mirent à tousser, haletants, avides du moindre souffle.

Le Gorse recula. La puanteur qu'il exhalait à chaque mouvement était si suffocante qu'il semblait ne plus rester une once d'air respirable dans toute la caverne. Horris Kew était tombé à genoux, plié en deux, malade de peur ; si terrorisé qu'il ne pensait plus à rien d'autre qu'à faire tout ce qu'on lui demanderait, pour peu qu'il pût

éviter de jamais revoir la mort de si près. La crête hérissée, les yeux clos, Biggar tremblait comme une feuille.

— Certains ennemis pourraient nous barrer la route, poursuivit le Gorse d'une voix crissante. Nous devons les écarter, si nous voulons parvenir à nos fins. Vous m'y aiderez.

Horris fit un signe d'assentiment, Il n'osait plus ouvrir la bouche et se maudissait de n'avoir pas appris plus tôt à tenir sa langue. Il n'en serait pas arrivé là !

— Tu vas écrire trois lettres, Horris Kew ! ordonna le monstre. Et tu vas le faire maintenant.

L'obscurité qui dissimulait l'immonde créature sembla agitée de remous et Biggar eut l'affreuse sensation que les yeux du Gorse se fichaient dans les siens.

— Et quand il en aura fini, c'est toi qui les porteras à leurs destinataires, ajouta-t-il à l'intention du mainate.

La nuit descendait sur Bon Aloi. Le soleil se réfugiait derrière l'horizon, laissant dans son sillage une traînée de pourpre qui embrasa les nuages, puis le paysage tout entier. Les ombres s'étirèrent voluptueusement. Elles allaient enfin pouvoir sortir des forêts, envahir les prairies et les champs, courir sur les chemins pour manger masures et chaumières et même ternir les arrogantes murailles d'argent du château royal. Mais le firmament ne l'entendit pas de cette oreille car, comme cela se produisait rarement au cours de l'année, ce soir-là, les huit lunes landovériennes étaient au rendez-vous.

Enlaçant la taille de Salica, Ben Holiday montait l'escalier qui menait à leur chambre. De petits sourires fugaces venaient éclairer son visage, trahissant fugitivement la joie qui l'habitait encore à l'idée d'être père. Un bébé ! Il semblait ne jamais devoir se lasser de ce mot. Un bébé ! La stupide répétition de cette même syllabe un peu niaise l'étourdissait de félicité et lui donnait, en même temps, l'impression de retomber en enfance. Tout le château était désormais au courant. Abernathy lui-même, pourtant peu enclin aux effusions, s'était empressé de serrer Salica dans ses pattes en apprenant la nouvelle. Quant à Questor, à peine en était-il informé qu'il échafaudait des projets d'avenir éblouissants pour le futur héritier, planifiant déjà son éducation pour les vingt ans à venir. Cependant, nul n'avait semblé particulièrement surpris, comme si l'arrivée

prochaine de ce jeune invité avait été prévue depuis la nuit des temps. À en croire la réaction du scribe – à peine un haussement de sourcils –, on aurait pu penser que cet enfant avait pris rendez-vous !

Ben hochait la tête. *Ce sera un garçon ou une fille ? À moins que ce soient des jumeaux ! Peut-être Salica le sait-elle déjà. Mais serait-ce bien raisonnable de le lui demander dès maintenant ?* Comme il aurait voulu savoir quoi faire et quoi dire, à part lui répéter sans cesse à quel point elle le rendait heureux !

Ils atteignaient un palier. Salica en profita pour l'entraîner vers le chemin de ronde. Les mains jointes, ils se dirigèrent vers les remparts et arrêtaient leurs pas entre deux merlons pour contempler en silence le firmament étoilé.

— Je vais devoir partir quelque temps, annonça doucement la sylphide.

C'était tellement inopiné que Ben crut avoir mal entendu. Il la dévisagea, incrédule. Elle ne le regardait pas, mais à peine ouvrit-il la bouche qu'elle lui posa un doigt sur les lèvres.

— Laisse-moi finir avant de protester, enchaîna-t-elle précipitamment. Je dois aller annoncer la nouvelle à ma mère. Il faut qu'elle danse pour moi. Tu te souviens ? Je t'ai dit autrefois que nous étions destinés l'un à l'autre, que notre union était déjà écrite en lettres de fleurs sur la couche qui m'a vue naître. Je te l'ai dit la nuit où je t'ai rencontré, dans les eaux du lac Irrylyn. J'ai tout de suite su qu'il n'y aurait jamais personne d'autre que toi. C'était la prédiction de ma mère. C'est elle qui avait préparé la couche sur laquelle elle s'est unie au Maître des Eaux, mon père. Et c'est par sa danse qu'elle l'avait ensemencée de magie.

Elle tourna les yeux vers lui. Ses prunelles semblaient deux insondables puits noirs dans la pénombre.

— Les créatures de magie ont gardé de leurs origines féeriques le don de lire dans le futur, de déchiffrer ce qui sera dans ce qui est, poursuivit la sylphide. Chacune d'elles maîtrise plus ou moins cet art divinatoire à sa façon. En ce qui concerne ma mère, c'est par sa danse qu'elle exprime ses oracles. C'est par sa danse qu'elle m'a aidée dans ma quête de la licorne noire. C'est par sa danse qu'elle m'aidera aujourd'hui.

— Elle peut nous révéler l'avenir de notre enfant ?

Salica hochâ la tête, le regard rivé à celui de son époux.

— Pas « nous » révéler, Ben. *Me* révéler. Elle ne parlera à nul autre que moi. Elle ne dansera que pour moi. Elle ne danse pas pour les étrangers. Ne te fâche pas, je t'en prie. Je dois y aller seule.

Ben tenta d'ébaucher un pauvre sourire.

— Je peux tout de même bien t'accompagner jusqu'à la clairière des vieux pins !

— Non. Essaie de comprendre, Ben. C'est un peu un retour aux sources, un voyage en moi-même autant qu'à travers le royaume. Je dois le faire seule, parce que ce voyage m'appartient. Je le ferai en tant que mère de notre enfant et fille des créatures de magie. Il y aura d'autres voyages, Ben. Des voyages que nous ferons ensemble.

Elle vit le doute se refléter dans les yeux bleus et hésita.

— Je sais combien tout cela est difficile à comprendre pour toi, concéda-t-elle. C'est un peu ce que j'ai essayé de te dire ce matin. Porter un enfant et le mettre au monde à Landover n'a rien à voir avec ce que tu peux imaginer. C'est la magie qui donne vie à cette terre, Ben. C'est aussi elle qui donne vie à tous les êtres qui peuplent ce royaume et, tout particulièrement, aux créatures de magie. C'est ce qui fait la différence. Et cette différence est immense. Les fées, dont je descends, communient avec cette terre depuis que Landover est sorti des limbes. Notre peuple n'a jamais cessé d'en prendre soin et de guérir ses maux. En échange, Landover nous donne sa fertilité. C'est un lien indestructible et vital, Ben. C'est notre héritage.

Ben hochâ la tête, mais il sentait une fois encore combien ce monde lui était étranger. Il eut la terrible impression que quelque chose venait de se briser entre eux.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi je ne peux pas venir avec toi.

Salica déglutit avec peine. Elle avait les larmes aux yeux.

— Je sais. J'ai cherché un moyen de te l'expliquer, mais je ne trouve pas d'autres mots que ceux que je viens de te dire. Je ne peux que te demander de me faire confiance.

— Je te fais confiance, tu le sais. Je t'ai toujours fait confiance. Mais c'est si pénible de ne pas comprendre.

Non seulement pénible, ajouta-t-il à part lui, *mais si angoissant !* Depuis qu'elle avait failli mourir en l'accompagnant dans l'autre

monde – alors qu’il était parti chercher Abernathy et récupérer son médaillon –, il n’avait pu la regarder s’éloigner sans frémir. Cette terrible expérience avait réveillé les affreux souvenirs du décès d’Annie et de son enfant à naître, cette intolérable déchirure de tout son être, cet arrachement d’une partie de lui-même. Quelles que soient la nécessité de son départ et la durée de son absence, chaque fois qu’elle partait, cette peur irraisonnée resurgissait. À peine avait-elle parlé de son voyage que déjà l’angoisse lui broyait les entrailles, d’autant plus violemment qu’il ne comprenait pas la raison de cette séparation.

— Quand dois-tu partir ? demanda-t-il en tentant vainement de museler ses craintes.

Tout son bonheur semblait s’être subitement brisé en mille morceaux.

— Demain. À l’aube.

L’angoisse resserra son étai.

— Emmène au moins Ciboule avec toi. Tu ne peux tout de même pas partir sans escorte !

— Ben.

Elle enferma ses mains dans les siennes et se rapprocha si près de lui qu’il vit son propre visage se refléter dans les immenses prunelles émeraude.

— Personne ne viendra avec moi, affirma-t-elle. Je partirai seule. Ne t’inquiète pas. Je serai en sécurité. Je n’ai pas besoin de protection, tu le sais. Les créatures de magie ont leurs propres moyens de défense. Et puis, je serai parmi les miens. Tu n’as rien à craindre.

Il secoua la tête, cédant à la colère.

— Comment diable peux-tu en être si sûre ? Et puis, je ne vois toujours pas pourquoi je ne peux pas t’accompagner.

En dépit de ses efforts, il avait élevé la voix. Son ton s’était fait cassant ; son regard, dur. Il s’écarta d’elle, mais Salica ne relâcha pas son étreinte.

— Nous devons penser à l’enfant, Ben.

— J’y pense, figure-toi !

— Chhhhut ! Ne comprends-tu pas combien le fruit de notre union est important pour Landover ?

— Si, soupira-t-il.

— Alors tu dois accepter que nos désirs d'époux s'effacent devant nos devoirs de parents et de souverains, chuchota-t-elle. Même si ce sacrifice nous est pénible. Même si les raisons qui le justifient ne sont pas claires pour toi. Même si nous voudrions qu'il en soit autrement.

Elle resta silencieuse un instant.

— Je ne souhaite pas cette séparation, Ben. Elle m'est aussi insupportable qu'à toi. Me crois-tu ?

Il ne s'attendait pas à cet aveu. Il n'avait même pas imaginé qu'elle pût envisager ce voyage à contrecœur. Il ne soupçonnait pas qu'une telle décision n'émanait pas d'elle et qu'elle ne s'y soumettait qu'à son corps défendant.

— Oui, je te crois.

— J'aurais aimé que tu sois à mes côtés, si cela avait été possible. S'il ne tenait qu'à moi, je ne te quitterais pas une seconde. Mais il y a l'enfant, Ben. Et puis, il n'est pas dans l'ordre des choses que nous puissions tout vivre ensemble. Il est des moments dans l'existence que même les êtres les plus proches ne peuvent partager.

Elle se tut, attendant sa réponse. Il la dévisagea longtemps, sans un mot.

— C'est sans doute vrai, conclut-il à regret.

— Tout ira bien.

Elle se blottit contre lui. Il enfouit son visage dans sa chevelure de soie. La douleur de la séparation le torturait déjà. Sa peur, cette terreur irraisonnée de l'abandon, semblait rôder au-dessus de lui, comme un banc de nuages noirs avant l'orage. Il avait voulu ignorer à quel point ils étaient différents l'un de l'autre : sylphide et humain unis par un amour absolu. Mais, une fois de plus, la vie se chargeait de le lui rappeler et il recevait cette vérité en pleine face, comme une gifle. Il ignorait encore tant de choses à son sujet.

— Tout ira bien, répéta-t-elle.

Il ne répondit pas. Il savait qu'elle resterait sourde à ses arguments. Pourtant, n'aurait-il pas dû tout tenter pour la dissuader ? N'allait-il pas, un jour, se reprocher de l'avoir laissée partir ?

RACINES

Salica quitta Bon Aloi la nuit même. Nul ne la vit. Nul ne l'entendit. Les créatures de magie disparaissaient à volonté et la sylphide conservait de ses origines féeriques un pouvoir suffisant pour se glisser hors du château sans être vue.

Elle n'avait pas éveillé Ben. Elle l'avait regardé dormir un long moment, dans l'ombre, le cœur serré. Craignant ses mots cruels et plus encore ses regards suppliants, elle avait jugé plus sage de partir sans l'avertir. Ben l'aimait, bien sûr, mais il venait d'un monde qui refusait la magie et il avait encore bien du mal à y croire lui-même. En dépit de tous ses efforts, certaines choses lui demeureraient à jamais incompréhensibles. C'était pour cette raison que la sylphide ne lui avait pas tout dit.

Elle marcha toute la nuit et toute la journée suivante, se cantonnant dans des sentiers peu fréquentés, privilégiant la discrétion aux dépens de la hâte. En chemin, elle regardait à travers les feuillages le spectacle des hommes. Des paysans moissonnaient, d'autres labouraient et ensemençaient les champs pour les cultures d'hiver. Camelots et marchands ambulants allaient et venaient entre villages et cités. Des carrioles cahotaient sur les routes poussiéreuses, transportant des familles entières, leurs biens ficelés en d'instables monticules hétéroclites. Partout Landover regorgeait d'énergie et d'activité : la belle saison était propice à l'exécution des grands projets échafaudés au coin du feu. Salica souriait en coulisse, ne s'arrêtant guère que pour boire et manger, profitant de la provende des bonnie blues, ces arbres à l'écorce et au feuillage bleus qui

offraient leur suc et leurs baies providentiels aux pèlerins de passage. Cette agitation humaine lui réchauffait le cœur. Elle chantonnait en marchant, pour le plus grand plaisir des oiseaux qui l'accompagnaient de leurs trilles et des petits rongeurs qui s'immobilisaient dans leur course pour dresser l'oreille.

Mais la sylphide n'avait pas l'esprit tranquille. Elle se demandait si elle avait bien fait de quitter le château à la dérobée. Elle savait combien Ben en souffrirait. Peut-être même se sentirait-il trahi par ce qu'il considérerait probablement comme une désertion. Elle savait aussi combien il s'inquiéterait. Pourtant, la cause qu'elle défendait était trop importante pour laisser place au doute ou aux regrets. Il lui fallait mettre son enfant au monde en respectant les lois que la Nature avait édictées bien avant que l'homme existât. La naissance d'une créature de magie était un processus d'une extrême complexité. En comparaison, celle d'un petit humain – même dans les circonstances les plus pénibles – était d'une simplicité élémentaire. Pour les créatures de magie, chaque cas était particulier. Les caractéristiques physiques du nouveau-né étaient spécifiques, puisqu'elles dépendaient des caractères magiques hérités de ses parents. Salica aurait pu en discuter avec Ben, bien avant que l'annonce de cet heureux événement l'ait bouleversé au point de le rendre d'une incurable distraction. Elle aurait dû le préparer à l'inévitable séparation. Mais quand elle s'était sue enceinte, il était déjà trop tard. De toute façon, elle connaissait suffisamment Ben pour être convaincue que, même si elle lui avait fait ces révélations en temps voulu, il n'aurait pas mieux réagi. Bien que roi de Landover, Ben demeurait un humain de l'autre monde. Il devait sans cesse se faire violence pour accepter ce qui, bien souvent, lui paraissait par trop étrange. C'était d'autant plus difficile pour lui quand cette étrangeté provenait de sa propre épouse. Il l'aimait, il avait juré de lui consacrer sa vie : il voulait tout partager avec elle. Elle le savait, le comprenait et faisait tout son possible pour qu'il en soit ainsi.

Finalement, c'était le rêve qui l'avait décidée ; le rêve que lui avait envoyé la Terre Nourricière. Ce n'était pas tant un rêve que la sensation d'une présence à ses côtés. C'était ainsi que les créatures de magie communiquaient entre elles. Elles s'infiltraient dans l'esprit de leurs semblables pour les avertir ou les conseiller, s'appelant parfois par-delà d'incommensurables distances, chevauchant le

vent pour transmettre leur inaudible message : à peine un murmure dans le silence, une étincelle dans l'obscurité. Salica s'entretenait parfois avec sa mère de cette façon. Sa mère... une créature si farouche que nul ne pouvait l'approcher, pas même les habitants de la contrée des lacs, pourtant d'origine féérique. En quittant son peuple pour suivre Ben, Salica avait renoncé à cet héritage magique. Cependant, de temps à autre, il se réveillait. L'appel de Gaïéra avait été l'ultime manifestation d'un de ces réveils intempestifs.

Gaïéra était le nom que les Landovériens avaient donné à la Terre Nourricière, l'élémental le plus puissant de Landover, un être capable de commander aux forces telluriques. Aussi vieille que le royaume lui-même, elle en était l'incarnation, ou plutôt l'esprit : elle était l'esprit de la terre. Certains prétendaient même qu'elle avait créé Landover, mais Salica jugeait sa tâche bien trop ingrate pour partager cette opinion. Quoi qu'il en soit, Gaïéra était une créature à laquelle il valait mieux prêter une oreille attentive. C'était vers elle que Salica s'était tournée pour élucider les rêves de la licorne noire. Gaïéra lui avait alors annoncé qu'elle porterait en elle l'avenir du royaume. Salica n'avait pu en apprendre davantage, ni sur le moment, ni dans les mois suivants et, finalement, avait cessé d'y penser. Elle n'avait plus jamais entendu parler de la Terre Nourricière depuis ce temps-là.

Pourtant, ces derniers jours, elle avait été appelée brusquement, en pleine nuit. Gaïéra s'était manifestée par deux fois, l'incitant à retourner dans la contrée des lacs, en cette partie du royaume où elle apparaissait le plus souvent. L'appel avait été insistant, presque impérieux. Ce n'étaient pas tant les mots que le ton qui avait décidé Salica. La sylphide avait senti dans cette voix une telle urgence qu'elle s'était résolue à quitter Ben sur-le-champ, renonçant à l'explication qu'elle s'était promis de lui donner. Elle avait immédiatement su qu'il n'était plus temps de tergiverser.

Elle bivouaqua, cette nuit-là, au bord du lac Irrylyn, non loin de la crique où elle avait rencontré Ben pour la première fois et su, avec cet infailible instinct des créatures de magie, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Elle n'avait pas grand-faim, mais s'astreignit à manger : son enfant devait prendre des forces. Son repas achevé, elle se dévêtit pour se glisser dans les eaux bienfaisantes du lac. Elle flottait dans le silence de la nuit, le regard tourné vers le firmament

étoilé, se laissant peu à peu envahir par les souvenirs : la violence de l'émotion qui l'avait embrasée quand elle avait aperçu Ben, la puissance de l'amour qu'elle avait éprouvé pour lui en cet instant et la conviction que cet amour serait éternel. Elle avait immédiatement su qu'ils étaient destinés l'un à l'autre et resteraient liés jusqu'à la mort. Toutes les créatures de magie et certains de leurs descendants avaient la chance (ou la malchance) de pouvoir lire dans le futur et Salica avait compris qu'à la seconde où ils s'étaient rencontrés leurs vies avaient irrémédiablement pris un nouveau cours.

La suite l'avait prouvé. Pour rester à Landover, Ben avait fait une croix sur son passé. Il avait certes d'excellentes raisons, mais son amour pour elle avait, sans nul doute, été de toutes la plus forte – quoiqu'il ne l'ait pas su lui-même. Il était devenu roi et, bien que trop souvent accablé par les responsabilités de sa charge, il les avait toujours assumées avec courage. Beaucoup l'estimaient juste et compétent. Certains, cependant, nourrissaient encore des doutes à son sujet ; la plupart des rivaux potentiels, trop avides du pouvoir magique que lui conférait son titre pour lui rendre justice. Le père de Salica était de ceux-là. Pourtant, le seigneur de la contrée des lacs possédait lui-même un pouvoir considérable. La puissance de sa magie surpassait largement celle de bien des initiés. Ce qui ne l'empêchait pas de convoiter le trône. Mais l'ondin n'était pas assez vain pour ne pas reconnaître à Ben Holiday certains mérites – sa force stabilisatrice, son ouverture d'esprit, son intelligence, sa diplomatie et son autorité naturelle qui en faisaient un leader-né –, d'autant plus que le royaume en avait bénéficié. Bien que se méfiant de l'étranger que Ben ne cesserait de représenter à ses yeux, le Maître des Eaux avait toujours, en lui, respecté l'homme.

Salica n'avait guère eu une enfance heureuse dans la contrée des lacs. Par sa seule existence, la sylphide rappelait trop à son ondin de père la nymphe qu'il aimait encore passionnément et qu'il s'était montré incapable de retenir auprès de lui. Trop sauvage pour se lier à qui que ce soit, pas même à sa propre fille, la mère de Salica l'avait abandonnée à la charge de son père dès la naissance. Le Maître des Eaux avait certes rempli ses devoirs paternels, mais n'avait jamais témoigné à Salica la moindre affection. Il avait une trop nombreuse descendance pour accorder à chacun la même attention et la sylphide ne faisait pas partie de ses préférés, bien

au contraire. En lui offrant l'hospitalité, Ben avait permis à Salica d'échapper à cette vie d'enfant dédaignée et lui avait ouvert la porte d'un avenir qu'elle attendait depuis toujours : elle n'avait pas hésité une seconde à tout abandonner pour lui. Pourtant, au début, Ben refusait de croire qu'ils étaient faits l'un pour l'autre ; il refusait même d'envisager qu'il puisse un jour l'aimer. Mais Salica n'avait jamais douté : la prophétie qui avait annoncé leur union était tout aussi irrévocable qu'inéluctable. Désormais, le fruit de cette union vivait en elle. Bientôt, l'enfant serait là.

Elle sortit de l'eau et s'attarda sur la rive pour laisser la brise nocturne sécher sa peau aux reflets de jade. Elle n'avait pas été tout à fait honnête avec Ben. Elle irait certes voir sa mère, mais elle repartirait aussitôt. Elle n'irait même pas rendre visite à son père. Ce n'était pas faute de vouloir les associer à ce qui serait sans doute l'événement le plus important de sa vie, mais elle savait très bien qu'ils n'auraient rien pu faire pour elle. Non, elle était revenue ici pour voir Gaiéra. Seule la Terre Nourricière possédait le savoir et la clairvoyance nécessaires. C'était, du moins, ce que le rêve lui avait laissé entendre.

Elle dormit longtemps cette nuit-là, d'un sommeil paisible que nulle vision ne vint perturber. À son réveil, le chiot boueux l'attendait.

— Bonjour, chuchota-t-elle en se mettant à genoux.

Le chiot boueux la regardait avec de grands yeux attendrissants. C'était une créature assez étrange, oblongue et courte sur pattes, avec une tête qui rappelait vaguement celle d'un castor, de longues oreilles et une queue de lézard. Il avait les pieds palmés et marchait en canard. La couleur de son corps donnait un aperçu assez convaincant de tous les camaïeux de brun, ce qui laissait à penser – à tort – qu'il était d'une saleté repoussante. Créatures de magie à part entière, les chiots boueux ne sortaient quasiment jamais des brumes ensorcelées – il était extrêmement rare d'en voir un à Landover – et étaient censés détenir des pouvoirs très particuliers. Salica ne connaissait que celui-là pour l'avoir rencontré autrefois. Il s'appelait Halt, n'avait jamais fait montre de talents extraordinaires et était au service de la Terre Nourricière.

— Ce brave Halt, murmura-t-elle en souriant.

Le chiot remua la queue en réponse. Salica l'aurait volontiers caressé, mais Gaiëra l'avait mise en garde : ne jamais toucher un chiot boueux. Elle n'avait pas fourni la moindre explication, mais la sylphide savait, par expérience, qu'il ne fallait jamais prendre les avertissements de Gaiëra à la légère.

Salica connaissait l'élémental depuis toujours. Elle était encore enfant quand elle l'avait vu pour la première fois. Elle jouait tranquillement dans la forêt, quand la Terre Nourricière avait subitement surgi du sol, juste devant elle. Ayant jugé l'apparition plus intrigante qu'effrayante, la jeune sylphide lui avait aussitôt demandé ce qui lui valait l'honneur d'une telle visite. Gaiëra lui avait simplement répondu qu'elle était une « enfant différente » et qu'à ce titre elle devait recevoir un enseignement particulier, enseignement qu'elle, Gaiëra, lui dispenserait parce qu'elle connaissait des choses que nul autre qu'elle ne connaissait. Elle avait ensuite ajouté que, dorénavant, elles seraient amies et que cette amitié serait éternelle. Salica avait accepté cette réponse avec la bienveillante naïveté des enfants, un peu étonnée et avec de grands yeux écarquillés, mais sans l'ombre d'un doute. Elle avait certes trouvé cette apparition un peu bizarre – Gaiëra ressemblait davantage à un esprit immatériel qu'à un humain ou à un descendant des créatures de magie, comme ceux de son peuple, mais n'en était que plus fascinante. Si généreusement offerte, cette amitié avait été tout naturellement acceptée. Enfant mal aimée d'une famille trop nombreuse, Salica se sentait alors trop seule pour refuser cette affection inattendue. Gaiëra comblerait le vide que l'absence d'une mère avait toujours laissé. Par la suite, la Terre Nourricière était régulièrement venue lui dispenser ses précieux conseils ; mais, plus Salica avançait en âge, plus ses visites s'espaciaient. Finalement, après sa rencontre avec Ben, Salica ne l'avait plus revue qu'une fois : au cours de sa quête de la licorne noire.

La sylphide se leva, se lava dans le lac et, après un frugal petit déjeuner, se mit en route sur les traces du mystérieux animal. Il faisait beau. Les fleurs sauvages embaumaient l'air doux de leurs effluves suaves. Le lac scintillait comme un miroir à travers les feuillages. Grues et hérons dessinaient dans le ciel céruléen de blanches figures géométriques aux contours perpétuellement changeants. Salica et son guide cheminèrent toute la matinée. Vers midi,

ils étaient en vue d'Elderew. Halt s'éloigna alors de la cité pour se faufiler vers l'est, à travers une forêt marécageuse aux arbres millénaires, mangrove aux troncs mangés de mousse et de champignons, enchevêtrés de lianes serpentine, et aux racines noueuses s'enfonçant dans le sol spongieux comme des griffes. Les insectes bourdonnaient en sourdine. Des oiseaux filaient à travers le lacis végétal comme autant de flèches multicolores. De petits rongeurs au faciès velu clignaient des yeux dans l'ombre, avant de disparaître dans leur trou. Des particules de poussière dansaient dans les lances dorées que dardait le soleil à travers l'enchevêtrement des branches auxquelles pendaient de longs filaments de lichen.

Tandis qu'elle approchait de l'ancre de Gaïéra, Salica se demandait une fois de plus pourquoi l'élémental faisait preuve à son égard d'un si vif intérêt. Trop heureuse d'avoir trouvé en elle un peu de compagnie et d'attention, la jeune sylphide ne s'était même pas posé la question. Plus tard, elle s'était contentée d'accepter les explications que lui avait données la Terre Nourricière, sans oser insister. Le sort l'avait choisie pour accomplir une destinée exceptionnelle, avait précisé Gaïéra – ce qui, apparemment, suffisait à justifier sa présence. Les élémentaux ayant de notoires dons de clairvoyance, Salica avait tout simplement pensé que sa nouvelle amie avait lu dans son avenir des choses qu'il lui fallait ignorer. Il n'en était pas moins agaçant de savoir que quelqu'un d'autre qu'elle connaissait son destin et se gardait bien de le lui révéler. Oh ! les tentations d'interroger Gaïéra à ce propos n'avaient pas manqué. Mais Salica n'avait jamais pu s'y résoudre. Peut-être était-ce à cause de ce respect mêlé de crainte que lui inspirait Gaïéra. Peut-être était-ce aussi parce que, quelque part, au plus profond de son être, une partie d'elle-même préférait ne pas savoir ce que l'avenir lui réservait.

Cependant, aujourd'hui, une autre vie était en jeu : celle de son enfant. Elle s'estimait en droit de savoir. Cette fois, la vénération qu'elle éprouvait pour la Terre Nourricière ne l'empêcherait pas de l'interroger. Elle y était fermement résolue.

Halt l'entraînait à travers des futaies de plus en plus denses, comme s'il fuyait délibérément toute clarté. Le sentier avait complètement disparu. Le sol s'était mué en un véritable bourbier. Le silence était total, un silence que pas un souffle de vie ne semblait devoir troubler. Le chiot boueux s'immobilisa finalement au

bord d'un étang, vaste surface lisse et noire qui reflétait le lacis végétal, tel un immense éclat de mica. Il prit juste le temps de jeter un regard éloquent en arrière, puis s'évanouit entre les arbres.

Salica s'approcha de l'étang et attendit sur la rive.

Au bout de quelques minutes, l'eau noire fut agitée de languides remous et la Terre Nourricière émergea de l'onde, se matérialisant peu à peu sous une gangue de boue, pour finalement se dresser à la surface de l'étang, suspendue dans les airs. Elle semblait en lévitation et, apparemment, s'accommodait parfaitement de cette posture pour le moins incongrue.

— Bienvenue, Salica, fit une étrange voix monocorde. Comment vas-tu, mon enfant ?

— Je vais bien. Et comment se porte notre Terre Nourricière ?

— Depuis l'arrivée de Ben Holiday, le royaume est en paix et la terre a retrouvé sa vigueur. Ma tâche en est grandement facilitée. Je ne m'en porte donc que mieux.

Elle fit un geste de la main qui la désignait de la tête aux pieds pour confirmer cette assertion, provoquant un étrange reflet lumineux à la surface de l'onde.

— Votre vie à tous deux est-elle harmonieuse ? s'enquit-elle. Le lien qui vous unit est-il toujours aussi solide ?

— Bien sûr.

— J'en suis fort aise. Désormais, vous allez de surcroît partager le bonheur d'engendrer une vie nouvelle. C'est pour cette raison que je t'ai fait venir. Il est des choses que tu dois savoir et que je me refuse à te dévoiler par l'entremise des rêves. Es-tu venue seule ?

— J'ai jugé préférable que Ben ne m'accompagne pas.

La sylphide baissa subitement les yeux.

— Il n'accepte pas facilement ce qu'il ne comprend pas, plaident-elle timidement.

— Lui as-tu raconté ta naissance ? Lui as-tu expliqué les cycles de fertilité et de croissance ? Lui as-tu dit que les coutumes des descendants des fées étaient très particulières à cet égard ?

Salica soupira.

— Je ne parviens pas à trouver les mots. J'avais l'intention de lui en parler ; mais, quand votre rêve est venu, j'ai pensé qu'il faudrait peut-être attendre...

Gaïéra hochait la tête. Son visage pétri de boue était étrangement lisse et paraissait d'une éternelle jeunesse. Comment imaginer qu'elle ait pu avoir l'âge du royaume ?

— Tu as peut-être raison. Tu lui parleras quand tu le jugeras opportun. Pour l'heure, nous devons concentrer toute notre attention sur cette naissance. Tu sais qu'elle est proche, n'est-ce pas ?

— Je le sens. L'enfant bouge déjà. Il est impatient de naître. (Salica hésita.) Ben s'attend qu'il se développe en moi pendant plusieurs mois. Il ne me l'a pas dit, bien sûr, mais c'est implicite dans son comportement. Il croit que l'enfant sera à son image, puisque c'est lui qui l'a conçu. Mais je sais déjà qu'il n'en sera rien. Cependant, j'ignore comment le lui annoncer. (Les larmes lui montèrent aux yeux.) Et s'il n'acceptait pas cet enfant ? S'il le trouvait monstrueux ? S'il le rejetait ?

La Terre Nourricière lui adressa un sourire débordant de tendresse.

— Ce nouvel être est le fruit de votre amour. Il est l'incarnation de tout ce que vous avez partagé, le symbole de votre union. Ben Holiday t'est entièrement dévoué. L'amour qu'il éprouve pour toi s'étend déjà à l'enfant que tu portes. En outre, même s'il le voulait, il ne pourrait pas le juger monstrueux. Cet enfant sera magnifique, Salica.

Une lueur d'espoir s'alluma dans les prunelles de la sylphide.

— Est-ce écrit ? L'avez-vous vu ?

La Terre Nourricière glissa à la surface de l'étang pour se rapprocher d'elle, agita brusquement les mains devant son visage et la question fut aussitôt oubliée.

— Nous devons maintenant parler de sa naissance, Salica. Les circonstances en seront différentes de ce que tu imagines. Tu ne pourras pas le mettre au monde sous ta forme humaine. Il ne pourra voir le jour qu'au cours de ta métamorphose.

— Je m'y attendais un peu. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai préféré ne pas en parler à Ben. Comment pourrait-il concevoir un tel phénomène ?

— Cesse de t'inquiéter au sujet de ton époux. Les préparatifs de la naissance doivent être ton seul souci. Écoute-moi attentivement. Quand tu te transformeras pour donner vie à ce nouvel être, il faudra que tu prennes racine dans un sol où les trois mondes seront

réunis : Landover, l'autre monde et le monde des fées. Ce mélange est à l'image de l'héritage qu'a reçu cet enfant. Il est le fruit de trois univers. Il naîtra de l'union d'un humain terrien et d'une descendante des fées. Cela ne s'est jamais produit. C'est un événement exceptionnel.

La Terre Nourricière avait levé la main, l'index pointé vers le ciel, et s'immobilisa dans cette pose, tel un prophète menaçant l'incrédule des foudres divines.

— C'est à toi, Salica, que revient la mission de réunir ces trois héritages. À toi, et à toi seule, renchérit-elle. C'est à toi d'aller quérir un peu de ces trois terres et de les mélanger au sol pour y prendre racine le moment venu. Chacun de ces substrats doit venir d'un endroit précis, car il doit représenter le monde d'où il provient, concentrer en lui le meilleur et le pire des créatures de chaque univers. Tu dois comprendre que ton enfant a déjà en lui un peu de ces trois mondes : un peu de Landover, un peu de la Terre et un peu du monde des fées. Si tu le veux fort, sage et clairvoyant, si tu veux qu'il soit à même de choisir entre le bien et le mal qui habitent tout être vivant, il doit posséder en lui l'équilibre des chances que cette ambivalence procure. C'est le sol dans lequel tu prendras racine qui lui offrira cet équilibre parce qu'il sera un mélange des trois mondes. C'est en lui qu'il puisera la magie garante de sa survie et de sa sécurité.

— La magie des fées ? demanda la sylphide, incrédule.

— Entre autres. L'héritage de cet enfant est extrêmement complexe. Il remonte à l'époque où le peuple de la contrée des lacs appartenait encore au monde des fées. Tu portes déjà cet héritage en toi, Salica. Ton enfant le reçoit par ton sang.

Le visage de la sylphide s'était brusquement assombri.

— Est-ce à dire que je devrai me rendre dans chacun de ces univers ? Vous savez bien que c'est impossible ! Je n'ai pas le pouvoir qui permet de traverser les brumes ensorcelées et, sans Ben, je ne peux pas franchir le passage qui relie Landover à l'autre monde. Seul le médaillon du roi permet de passer d'un univers à l'autre et le talisman royal ne quitte jamais le cou du souverain. Ben devra-t-il donc venir avec moi ?

— Non, mon enfant. J'ai jugé préférable qu'il ne t'accompagne pas. Ce sont tes propres mots, Salica, tu te souviens ?

L'expression de l'élémental était étrange, à la fois triste, bienveillante et pourtant inflexible, si impressionnante que, malgré elle, Salica recula.

— Prête à chacune de mes paroles la plus grande attention, Salica. Cette quête sera difficile, mais tu ne seras pas sans appui. Des forces se mobilisent pour te porter assistance, je le sens, mais j'ignore lesquelles et pourquoi. Je sais une seule chose : ton enfant doit naître sur le sol dont je t'ai décrit la composition. Tu dois prélever ces trois échantillons de terre, les mélanger et prendre racine en eux. Et tu dois accomplir cette mission seule. Ne te laisse pas gagner par la peur. Sois brave. Tu dois avoir confiance. Tu dois croire en toi et en moi. La vie de ton enfant en dépend.

Salica était livide, transie par l'énormité de la tâche qu'on lui imposait. Et si Ben ne pouvait l'aider, alors qui l'aiderait ?

— Ta quête commencera dès que tu atteindras la clairière des vieux pins, là où ta mère dansera pour toi, poursuit Gaïéra, dans un murmure qui glissa à la surface de l'eau comme un souffle de vent. Tu y parviendras sans encombre. J'y veillerai. La première des trois terres à laquelle tu devras prélever sa fertilité doit venir de la contrée des lacs, de cette région du royaume où le meilleur et le pire de tout ce qui fait Landover se trouvent réunis dans le moindre grain de poussière. Tu prélèveras la terre à l'endroit même où ta mère aura dansé et tu l'enfermeras dans un petit sac. Quand tu auras accompli cette première mission, on viendra te chercher pour te guider dans l'autre monde.

— Qui viendra me chercher ?

— Il ne m'a pas été donné de voir jusque-là. Je sais seulement que ton guide viendra du monde des fées. Les fées sont tout aussi impliquées dans l'éclosion de cette nouvelle vie que je le suis moi-même. Je les ai visitées en songe. Pour elles, cet enfant est sacré. Il est le premier fruit d'une alliance entre un humain et une des leurs et, de surcroît, le premier descendant du nouveau roi de Landover. Elles feront tout pour le protéger. C'est la raison pour laquelle elles t'enverront un guide doté de pouvoirs suffisants pour te permettre de franchir les passages spatio-temporels en toute sécurité. Il saura te conduire où tu dois aller, n'aie crainte.

» Mais prends garde, mon enfant, ajouta-t-elle vivement, de cette voix d'outre-tombe annonciatrice de ses plus terribles prophéties.

Les fées ne révèlent jamais leurs véritables intentions. Avec elles, les apparences sont toujours trompeuses. Les raisons qu'elles invoquent pour te prêter assistance ne sont probablement pas les seules. Méfie-toi de ce qu'elles te diront. N'oublie jamais que le mensonge emprunte souvent le masque de la vérité. Sois vigilante. Elles t'aideront, comme elles l'ont promis. Elles veilleront à la sécurité de ton enfant. J'en réponds. Mais tout le reste m'échappe. Sois prudente. N'entreprends rien que tu doives regretter amèrement. N'agis jamais qu'après mûre réflexion. Reste toujours sur tes gardes.

La sylphide demeura longtemps silencieuse, espérant vainement quelques éclaircissements.

— Ne pouvez-vous donc m'en dire davantage ? demanda-t-elle enfin, devant le mutisme obstiné de l'étrange apparition.

— Je t'ai déjà dit tout ce que j'étais en droit de te dire.

— Mais tout cela semble si aléatoire, si périlleux, chuchota la sylphide dans un souffle étranglé. Je... j'ai peur.

La Terre Nourricière poussa un soupir qui fit frissonner les feuillages.

— Moi aussi, j'ai peur. J'ai peur pour toi, Salica.

— Me faut-il vraiment encourir de tels dangers ?

— Si tu veux que ton enfant vienne au monde...

La sylphide hochait la tête, le regard perdu dans la profondeur des futaies, comme si elle cherchait en leur sein une réponse.

— Combien de temps aurai-je pour mener cette quête à bien ?

— Je l'ignore.

— Mais dans combien de temps mon enfant doit-il naître ?

— Lui seul le sait. C'est lui qui choisira le moment. Tu devras être prête, quand le temps sera venu.

La sylphide sentit sa gorge se nouer.

— Vous devez au moins connaître l'endroit où je le mettrai au monde. Ne voulez-vous pas me le dire ?

— Je te le dirais si je le savais, Salica, répondit Gaïéra, une tristesse infinie dans la voix. Mais c'est ton enfant qui en décidera également.

— Je n'ai guère le choix, n'est-ce pas ? gémit la sylphide en tentant de refréner son désarroi. Tout semble déjà déterminé. Je n'ai plus qu'à obéir, ajouta-t-elle avec amertume. Je suis la mère de cet

enfant. Je le porte en moi. Je suis celle qui lui donnera la vie. Et, pourtant, je n'ai que le droit de me taire.

La Terre Nourricière la regarda en silence. Elles restèrent ainsi, les yeux dans les yeux, debout dans la clairière qu'embrasaient déjà les premiers rayons du couchant, leurs longues silhouettes se reflétant dans l'onde noire comme deux ombres prisonnières d'un insondable secret. Salica se demanda tout à coup si sa propre naissance avait exigé autant de sacrifices et si sa mère ne l'avait pas abandonnée pour se soustraire à ces forces extérieures qui semblaient prendre en main son destin. N'avait-elle pas seulement cherché à éviter les souffrances que promettait cet être qu'elle avait déjà enfanté dans de si cruelles douleurs ? Cette question resterait sans réponse. La nymphe ne consentirait jamais à lui avouer la vérité. La sylphide songea alors à la façon dont elle avait quitté Ben, s'enfuyant dans la nuit sans même lui dire adieu. Elle regretta de ne pas l'avoir éveillé. Elle aurait pu au moins l'embrasser. Peut-être pour la dernière fois...

— Il semble qu'il ne me reste plus qu'à me mettre en route, dit-elle enfin. Je n'oublierai pas vos mises en garde.

— Au revoir, Salica. Sois forte, mon enfant. Tout ira bien.

« Tout ira bien. » C'était exactement ce qu'elle avait dit à Ben avant de partir. « Tout ira bien. » Comme ils semblaient la narguer, à présent, ces mots si rassurants ! Un pâle sourire ironique aux lèvres, la sylphide tourna les talons pour se diriger vers l'orée de la forêt. Quand elle voulut jeter un dernier regard en arrière, Gaïéra avait déjà disparu.

ENSORCELÉS

Ben Holiday rêvait d'un garçonnet aux yeux bleu-vert qui courait sur ses petites jambes potelées pour venir se jeter dans ses bras. Il s'éveilla, un large sourire aux lèvres, et tendit le bras vers l'intérieur du lit. La place était vide.

Partie ! Elle est partie ! comprit-il aussitôt, avec une violente crampe d'estomac.

Certes, Salica l'avait prévenu et il reconnaissait qu'en ne l'ayant pas éveillé pour lui dire au revoir elle avait probablement évité une scène – il aurait sans doute aussi mal réagi qu'elle l'avait escompté –, mais il ne s'en sentait pas moins délaissé pour autant. C'était plus fort que lui, il avait besoin de la sentir à ses côtés. Il ne supportait pas d'être séparé d'elle, fût-ce pour les meilleures raisons du monde. Il n'était d'ailleurs pas convaincu que cette visite dans la contrée des lacs en soit une. Il avait eu beau prendre sur lui, se montrer attentif, écouter patiemment ses arguments ; finalement, il n'avait rien compris. Pourquoi devait-elle partir seule ? Pourquoi maintenant ?

Pourquoi ne parvenait-il pas à chasser cette persistante impression qu'elle lui avait caché quelque chose ?

Encore une chance qu'il se soit préparé une journée de forçat, sinon il l'aurait sans doute passée au lit à broyer du noir. Accumuler les réunions le sécurisait. C'était sa façon à lui de faire taire l'inférieure petite voix de sa conscience professionnelle. C'est qu'il n'était pas si facile d'être un bon roi ! Surtout à Landover. Pur produit de ce que, dans son monde, on appelait la démocratie, Ben s'était

retrouvé à la tête d'un royaume soumis au système féodal depuis des siècles (à en croire l'*Histoire de Landover* préservée avec tant de soin par Abernathy). Sa première tâche avait donc été de gérer un véritable choc de cultures. En fait, à peine avait-il été couronné que déjà, par une sorte de réflexe naturel, il brûlait de mettre en place le type de gouvernement auquel il croyait. Juriste convaincu, fervent défenseur des droits de l'homme, il n'aurait pu envisager une société dont la Loi ne fût pas la pierre angulaire. Justice pour le peuple et par le peuple : tel était son credo. Cependant, débarquer dans un univers inconnu et simplement jeter le système déjà en place par-dessus bord eût été le meilleur moyen de provoquer l'anarchie. Non, la bonne méthode, c'était de travailler le système de l'intérieur.

Aussi Ben Holiday avait-il très tôt entrepris d'établir ce qu'il avait baptisé – faute de mieux – une « monarchie libérale » (il n'aimait toujours pas la connotation despotique de cette appellation, mais il n'avait rien trouvé de plus approprié). Il se consolait en mettant toujours l'accent sur le mot « libérale ». Cependant, il fallait bien qu'il fût en mesure d'introduire les changements qu'il souhaitait. Et cela ne se faisait pas sans un tant soit peu d'autorité. À dire vrai, dans la pratique, toute l'astuce consistait à faire évoluer les choses aussi discrètement que possible. Le peuple acceptait toujours mieux le changement quand il ne le percevait pas. Évidemment, cela requérait un minimum de précautions. Il devait constamment marcher sur la corde raide. Au bout de deux ans d'entraînement, il y était passé maître.

Les manœuvres qu'il avait mises au point pour parvenir à ses fins étaient un tantinet alambiquées ; si détournées, même, que seuls Questor et Abernathy savaient vraiment où il voulait en venir. Étant les plus proches collaborateurs et conseillers du roi, ils étaient forcément au courant de tous ses projets. Dans la majorité des cas, ils défendaient ses idées, se contentant de lui recommander prudence et patience quand celles-ci s'avéraient trop révolutionnaires. Dès que Ben était parvenu à se faire accepter par la population en tant que souverain légitime de Landover – un souverain loyal, solidement accroché à son sceptre –, sa deuxième tâche avait été de réunifier le royaume. Ce qui exigeait un semblant de coopération de la part d'ethnies aussi diverses que les créatures de magie, les

humains, les kobolds et les trolls de roche – pour ne citer que les principales ; chacune d’elles ne souhaitant bien évidemment rien tant que, au mieux, ignorer sa voisine et, le plus souvent, la rayer de la carte. Marchandages, menaces, chantages... Ben n’avait pas lésiné. À la vérité, n’en déplaise à Questor Thews, être un bon roi revenait parfois à jouer les magiciens. Et encore, la majorité des tours de passe-passe nécessaires s’apprenaient-ils d’ordinaire sur le tas. Ainsi, le plus catégorique des refus que lui opposaient ses vassaux se métamorphosait-il en compromis conciliant, tandis que la proposition de loi la plus aléatoire se transformait en décret consensuel. Être roi signifiait tout autant faire des concessions que se montrer inflexible, la question étant de savoir sentir le moment opportun.

Exercer la profession d’avocat n’avait d’ailleurs pas été le plus mauvais entraînement à l’art de gouverner, comme Ben se plaisait souvent à le faire remarquer.

Voilà où en étaient les choses deux ans après l’accession de Ben Holiday au trône de Landover. Le monarque avait toujours le dernier mot dans toutes les affaires du royaume et, plus particulièrement, pour régler les litiges opposant les seigneurs et autres dignitaires à la tête des différentes ethnies. Ben était finalement parvenu à gagner la confiance de ses sujets dans la majeure partie du territoire et, comme on le savait protégé par le Paladin, rares étaient ceux qui se seraient aventurés à tenter de le renverser. Cependant, Ben prenait bien garde à ne pas minimiser le rôle et l’influence de ses vassaux. Il les laissait libres de gouverner leur domaine, dans la limite du raisonnable. Tout l’art consistait à les amener à le faire comme il l’entendait. C’était en cela qu’il lui fallait faire preuve de ces fameux dons de magicien improvisé.

Peu de temps après son intronisation, Ben avait mis en place ce qu’il appelait ses « Conseils des Sages ». Ceux-ci avaient pour mission de contrôler la gestion des ressources (l’eau, l’air, la terre et... la magie – eh bien oui ! Landover était un royaume magique, n’est-ce pas ?), le commerce (ou plutôt la réglementation du troc), les transports, l’économie, les travaux publics et la justice. Il avait également nommé des administrateurs dans chaque région, afin que les décisions prises au niveau des Conseils fussent entérinées, et les convoquait régulièrement au château pour entendre leurs rapports,

pour savoir comment sa politique était appliquée et ce qu'il convenait de faire pour la renforcer, si nécessaire. Ce n'était sans doute pas le système idéal, mais il avait le mérite d'apprendre – plus ou moins consciemment – aux Landovériens à participer au gouvernement de leur royaume. Certes, ce genre d'apprentissage demandait du temps, mais Ben était convaincu que les graines qu'il avait semées prenaient racine et qu'elles fleuriraient bientôt pour donner spontanément leurs plus beaux fruits. Déjà les habitants de la contrée des lacs et de Vertemotte – qui, quelques mois auparavant, ne se seraient même pas salués à la croisée des chemins – travaillaient ensemble à la préservation de leur environnement et s'échangeaient des conseils pour améliorer le rendement des cultures tout en évitant d'épuiser la terre. Il était parvenu à leur faire oublier leurs préjugés pour mieux partager leurs savoirs ; ce qui, en soi, représentait déjà un exploit digne de figurer dans les annales du royaume.

Évidemment, tout cela pouvait sembler bien primitif, comparé aux gouvernements terriens. Mais, d'un autre côté, le fait même qu'il lui faille tout reprendre de zéro lui permettrait – peut-être – d'éviter les mêmes dérives, les mêmes effets pervers du système qui avaient provoqué, sur Terre, la corruption que l'on sait. Aussi était-ce avec une extrême prudence que Ben choisissait les connaissances empruntées à l'autre monde pour les adapter à celui qui était désormais devenu le sien. Il préférerait se contenter du strict minimum plutôt que risquer de commettre le moindre impair. Il se cantonnait dans les règles de base : hygiène, santé, agriculture, par exemple, et se gardait bien d'introduire des notions trop étrangères à l'époque ou à la mentalité des Landovériens. (Imaginez seulement comment l'introduction des technologies industrielles aurait pu bouleverser l'équilibre du royaume, sans parler d'inventions telles que la poudre à canon !) Et puis, il n'était pas un puits de science. Ses connaissances en certains domaines étaient trop limitées pour qu'il pût les enseigner. Après tout, il n'était qu'avocat ; pas médecin, chimiste, ingénieur ou économiste. *Dans un sens, c'est peut-être une chance,* se disait-il de temps à autre.

En outre, Landover avait pour lui quelque chose que l'autre monde n'avait pas : c'était un royaume magique. Or, il s'agissait là de véritable magie, de celle qui transforme aussi tangiblement la

vie que la découverte du feu ou de l'électricité. Landover en était littéralement imprégné et nombre de ses sujets la pratiquaient sous une forme ou sous une autre, de telle sorte que bien des progrès scientifiques, dont la société moderne n'aurait su se passer, leur auraient été inutiles. Définir les avantages et les inconvénients de chaque univers pour choisir le meilleur des deux mondes faisait partie de ses prérogatives. Et ce n'était pas une mince affaire !

De telles responsabilités suffisaient largement à occuper ses trop courtes journées et à le distraire de ses sombres pensées. La nuit était donc déjà fort avancée quand il put enfin réfléchir à la façon dont il allait bien pouvoir résoudre le problème que constituait à ses yeux la disparition de Salica. Devait-il se lancer à sa poursuite ? Ciboule retrouverait sa trace en un clin d'œil, s'il le lui demandait. Non, jamais il ne pourrait faire une chose pareille ! Ce serait délibérément trahir sa confiance. Il aimait encore mieux se morfondre que risquer de la décevoir. Peut-être pourrait-il utiliser le contempleur, cette étrange machine magique qui lui permettait de parcourir tout le royaume sans quitter le château ? L'idée était tentante, mais il la rejeta sans hésiter : il aurait eu l'impression d'espionner Salica. Après tout, rien n'empêchait de penser qu'il aurait pu ainsi surprendre quelque chose qu'elle aurait préféré lui cacher et, quand on aimait quelqu'un comme Ben aimait Salica, on respectait ses secrets. Quitte à en être dévoré de curiosité !

Comme l'aube allait bientôt se lever et qu'il n'avait toujours pas trouvé de solution satisfaisante, il décida finalement de se coucher et passa les dernières heures de la nuit allongé dans le noir, essayant de combler l'absence de la sylphide en ravivant les doux souvenirs qu'il avait d'elle.

Le second jour ressembla fort au premier, si ce n'est qu'il dut passer des heures avec une délégation de trolls pour les convaincre de vendre une partie de leurs métaux bruts aux autres ethnies, au lieu de les transformer dans leurs forges du Melchor. Leur faire comprendre que les outils qu'ils fabriquaient n'étaient pas forcément ceux que leurs acheteurs attendaient ne fut pas commode. On retarda le dîner d'autant et ce ne fut pas avant 2 heures du matin qu'il put enfin se glisser sous ses draps, épuisé. Il sombrait déjà dans un profond sommeil quand sa main rencontra quelque chose sous l'oreiller : un bout de papier, semblait-il.

Il se redressa, se cala contre le bois du lit et, d'un claquement de doigts, alluma sa lampe de chevet (même quand il dormait, Bon Aloi veillait, toujours prêt à exaucer son moindre désir). Il déplia la feuille et lut :

« Une telle sorcellerie n'est pas tolérable, Holiday ! Elle est un défi à toute créature de magie qui se respecte et j'en suis le plus vénérable représentant !

Si tu veux savoir quel terrible pouvoir menace Landover rejoins-moi dans le Cœur à la nouvelle lune. Je t'attendrai à minuit. Et laisse tes gardes au château ! C'est au roi que je veux parler, pas à ses laquais ! Ne t'inquiète pas, va ! Tu seras en sécurité. Je m'y engage, foi de dragon !

Strabo. »

Ben regarda le message un long moment, les yeux écarquillés. Strabo pouvait-il écrire ? Comment cette missive était-elle parvenue jusqu'ici ? Jamais le dragon n'aurait pu survoler Bon Aloi sans être immédiatement repéré. Un monstre de cette taille ne passait pas inaperçu !

Il tourna le regard vers la croisée restée ouverte. Bien sûr que non ! Strabo n'avait ni écrit, ni transmis ce message. Il avait probablement payé – ou, plutôt, terrorisé – quelque pauvre bougre pour le faire à sa place. Si cette lettre était bien de lui, évidemment. Si ce n'était pas un piège. Or, cela en avait tout l'air. Strabo ne lui avait jamais écrit auparavant. Il n'avait même jamais essayé de le contacter de quelque façon que ce soit. Strabo, le dernier des dragons de Landover, ce fieffé misanthrope, cet égocentrique invétéré qui vivait en reclus dans les sources de feu, aux confins des contrées désertiques de l'Est, serait sorti de sa retraite pour l'avertir d'un danger ? Cela ne tenait pas debout ! Strabo le haïssait. N'avait-il pas claironné à qui voulait l'entendre qu'il ne souhaiterait rien tant que le rôti pour son dîner ?

Alors ? Quel était donc ce nouveau mystère ?

Ben relut le message à deux reprises en essayant d'imaginer ces mots-là dans la bouche du dragon. Certes, le ton lui ressemblait. C'était bien de lui de vouloir lui parler en tête à tête ! Strabo ne portait guère les humains dans son cœur. Et puis, en tant que

dernier représentant d'une aussi noble race, il s'estimait en droit de traiter d'égal à égal avec le souverain. Il n'avait nul besoin de ses sous-fifres ! Mais l'idée d'envoyer une lettre paraissait si saugrenue ! En tout cas, si Strabo cherchait effectivement à le rencontrer pour la raison qu'il invoquait, la menace en question devait être extrêmement sérieuse. Ben n'émit même pas l'hypothèse d'une attaque personnelle. Strabo ne se donnerait pas tant de mal pour si peu. S'il en avait vraiment voulu à sa vie, le dragon serait tout bonnement venu le carboniser sur place.

Pourtant, cette histoire sentait le coup fourré.

Il relut la missive, mais ne put en apprendre davantage. Oh ! il savait ce que Questor et Abernathy lui diraient. Il savait ce que la raison lui dictait. Pourtant, il y avait une telle urgence dans cette lettre qu'il ne pouvait tout de même pas faire comme si de rien n'était ! C'était cette urgence qui le ramenait sans cesse vers les mêmes mots : « menace », « terrible pouvoir »... Comment ignorer un tel avertissement ? Son instinct lui disait qu'il y avait effectivement là, dans ce bout de papier, quelque chose de terrible, de terrifiant. De plus, si une créature de magie aussi puissante que Strabo sentait un danger, c'était qu'un tel danger existait réellement. S'il estimait que Ben devait en être averti, c'était vraiment que ce danger mettait en péril le royaume tout entier.

Bon. Alors, que devait-il faire ?

Il était toujours en train de retourner la question dans sa tête quand il s'endormit.

Entre deux réunions, deux audiences, pendant les repas, en lisant ses rapports, en faisant son footing de l'autre côté du lac – suivi, comme d'habitude, par Ciboule, son fidèle et invisible protecteur –, Ben pensa à la lettre de Strabo toute la journée.

Il se coucha, seul pour la troisième fois dans son grand lit royal, et dormit sans avoir répondu à la question.

Pourtant, le lendemain matin, il avait pris sa décision. Il savait qu'il devait y aller. Imaginez que le danger soit réel et qu'il l'ait volontairement ignoré ! Il s'en voudrait toute sa vie ! S'il était encore en vie... Et puis le risque n'était pas si grand, après tout. Le Cœur n'était qu'à quelques heures de chevauchée du château. Il ne dirait rien à personne jusqu'au dernier moment. Questor, Abernathy et les kobolds ne seraient même pas au courant. Il choisirait

une petite escorte de la garde royale pour l'accompagner jusqu'à une distance respectueuse du Cœur et se rendrait seul au rendez-vous de Strabo. Il serait de retour avant l'aube. L'affaire serait rondement menée. Et puis, au moins, il agirait, au lieu de se ronger inutilement les sangs !

À la vérité, et même si Ben ne se l'avouait pas, il n'aurait jamais pris une telle décision s'il n'avait été sous la protection du Paladin. Le Paladin était la créature la plus puissante de tout le royaume et n'existait que pour défendre son roi. Ben pouvait l'invoquer en un clin d'œil. Il lui suffisait de se saisir du talisman pendu à son cou – le médaillon d'argent sur lequel était gravée la silhouette du chevalier en armure, monté sur son palefroi, au seuil de Bon Aloi – et le chevalier fantôme jaillissait de l'au-delà en une fraction de seconde.

Évidemment, le problème, avec le Paladin, c'était qu'en fait le roi et lui ne faisaient qu'un. Le champion royal était le monarque lui-même. Ou, plutôt, une autre facette du souverain. Ou, plus exactement encore, une autre facette de la personne qui portait la couronne à un moment donné de l'histoire du royaume. Ce qui revenait à dire que, pour l'instant du moins, le Paladin était Ben Holiday, le *côté* sombre et destructeur de Ben Holiday, un côté dont ledit Ben Holiday aurait grandement préféré ignorer l'existence. Ce qui n'empêchait pas ce monstrueux Ben Holiday d'exister et de rôder, quelque part, juste en deçà de la limite entre inconscient et réalité, toujours prêt à bondir. À peine Ben avait-il fait cette stupéfiante découverte, qu'il refusait déjà d'en tirer les conclusions qui s'imposaient. Le Paladin était une machine à tuer qui avait servi les rois de Landover depuis la création du royaume. Il avait été conçu par les créatures de magie pour protéger celui qui était censé garantir la sécurité de leur monde, autant dire l'inviolabilité de leurs frontières. Siècle après siècle, roi après roi, le Paladin avait pris part à toutes les batailles qui avaient secoué Landover, défendant toujours la cause de son souverain ; se dressant, implacable, devant tous ses ennemis. Il avait relevé un nombre incalculable de défis et n'avait jamais perdu de combat. Même s'il disparaissait quand le roi mourait, ce n'était que pour mieux renaître dès qu'un nouveau monarque reprenait le sceptre. C'était un être éternel, hors du

temps, qui ne vivait que pour combattre et ne combattait que pour tuer.

Et cette créature de mort était aussi Ben Holiday. Elle était une partie intégrante de sa personnalité profonde. Non pas parce que Ben était roi – le Paladin n'était pas une sorte d'attribut de la fonction, comme le trône ou la couronne – mais parce que en chacun de nous sommeille un être rationnel, organisé et froid, qui ne vit que pour détruire, détruire d'une façon systématique et délibérée. Ben n'avait pas tardé à s'apercevoir que cette fusion était tout autant l'effet d'une incantation magique que celui d'une obscure pulsion enfouie au plus profond de son être. À la vérité, il était le Paladin parce que le Paladin était Ben Holiday, ce monstrueux Ben Holiday que, jusqu'à ce qu'il devienne roi de Landover, il avait consciencieusement ignoré, pour ne pas dire nié.

Aussi pouvait-il toujours compter sur le Paladin pour venir à son secours, le cas échéant. Il n'envisageait pourtant jamais de l'appeler à la rescousse sans frémir. Il ne l'invoquerait qu'en dernière extrémité, se répétait-il constamment, pour se rassurer. À une époque, il s'était même juré de ne plus jamais recourir à ses services. Désormais, il ne se leurrerait plus. Il savait que, si les circonstances l'exigeaient, il n'hésiterait pas une seconde.

Ben passa cette quatrième journée de célibat forcé on ne peut plus normalement ; de cette normalité à laquelle on ne parvient pas sans un formidable effort de concentration. La majeure partie du temps, il se tenait juste assez en retrait pour regarder Ben Holiday remplir ses devoirs de souverain avec son application coutumière. Son propre comportement lui semblait si étrange qu'il ne parvenait pas à comprendre comment Questor et Abernathy pouvaient ne pas s'apercevoir qu'il leur cachait quelque chose. Il avait la sensation de porter sa duplicité sur le visage. À tel point qu'il s'attendait à tout instant qu'on lui demandât ce qui n'allait pas. Nul ne l'interrogea. Il ne dérogea en rien à ses habitudes, accomplit fidèlement ses tâches quotidiennes, dîna avec ses compagnons, se retira dans sa chambre, puis s'assit sur son lit pour attendre l'heure fatidique.

A la nuit tombée, il troqua ses habits de cour pour une tenue plus discrète et s'enveloppa dans sa large cape forestière, puis il descendit aux écuries par un escalier dérobé, ordonna qu'on sellât Juridiction – son hongre bai favori –, envoya le garçon d'écurie

quérir six de ses gardes personnels et quitta Bon Aloï avec son escorte. Ni les sentinelles en faction au portail, ni les patrouilles qui surveillaient l'enceinte ne questionnèrent ce sombre émissaire qui sortait du château flanqué de la garde royale.

La nuit était aussi douce et sereine que n'importe quelle autre nuit estivale. Le firmament était étoilé ; l'air, agréablement parfumé. Bon Aloï scintillait dans l'obscurité comme une pépite d'argent dans son écrin de velours noir. Tout semblait parfaitement à sa place. Le monde était en paix.

Impatient d'atteindre le Cœur avant minuit, Ben forçait l'allure. Il se fait à la position des étoiles pour se diriger et à ses propres perceptions pour estimer le temps écoulé. À Landover, il avait appris à vivre sans montre ni boussole. Il pouvait désormais deviner l'heure à la façon des anciens : en examinant le ciel, en observant l'étendue et l'emplacement des ombres sur le sol, en prêtant attention à la fraîcheur de l'air et à la condensation sur les feuillages. Depuis qu'il était obligé de compter sur eux pour se repérer dans le temps et dans l'espace, ses sens s'étaient singulièrement aiguisés. Il s'en était rapidement aperçu et en tirait une incontestable satisfaction personnelle.

Sous sa cape, Ben était entièrement vêtu de noir, des bottes jusqu'à la cote de mailles que Questor Thews lui avait confectionnée (le magicien de la Cour avait, pour une fois, fait la preuve de ses fameux pouvoirs d'enchanteur royal en mêlant si intimement métal et magie qu'il n'existait pas de protection plus légère et plus efficace de par le royaume). Il portait son précieux médaillon sous sa tunique et une dague à la ceinture. Son glaive était au fourreau, sanglé dans son dos par des lanières en croix. Ses mains gantées de cuir noir tenaient fermement les rênes. Il avait remonté son foulard jusqu'au milieu du nez pour se protéger de la poussière du chemin. Ainsi accoutré, le roi de Landover ressemblait davantage à un bandit de grand chemin qu'au plus éminent personnage du royaume.

Le vent était tombé avec le soir et les insectes vrombissaient à ses oreilles dès qu'il ralentissait l'allure. La nouvelle lune semblait avoir dérobé à la nuit tous ses secrets. À Landover, la nouvelle lune était, en fait, une conjonction des phases des huit lunes ; de telle sorte que la majorité d'entre elles, dissimulées derrière l'horizon,

s'apprêtaient à paraître quand les autres atteignaient le terme de leur dernier quartier (Ben n'était jamais parvenu à comprendre comment ce phénomène fonctionnait. Il s'était juste contenté d'en repérer la périodicité qui avoisinait le mois terrestre). L'unique clarté nocturne provenait des étoiles qui constellaient la voûte céleste, comme des paillettes brodées sur le manteau de la nuit. Elles semblaient n'avoir été placées là que pour inspirer au promeneur solitaire de scintillantes rêveries. Ben levait la tête pour les admirer à travers l'enchevêtrement des ramures, mais ses pensées n'étaient guère oniriques. Il était bien trop préoccupé par son étrange rendez-vous pour rêvasser.

Les cavaliers n'étaient plus qu'à trois ou quatre milles du Cœur, quand Ben fit signe à son escorte de mettre pied à terre. Strabo avait insisté pour le voir seul et il avait bien l'intention de suivre les instructions du dragon à la lettre. Il ordonna donc à ses gardes de l'attendre, talonna sa monture et couvrit la distance restante au petit trot. Il s'arrêta à quelques centaines d'aunes de la clairière, descendit de cheval, flatta l'encolure de l'animal et, le laissant brouter tout son saoul, la bride sur le cou, rejoignit le Cœur à pied.

Il régnait dans les bois environnants un silence pénétrant. L'obscurité était totale. Ben avait beau dresser l'oreille, il n'entendait pas le plus léger bruissement, le plus furtif frôlement dans les feuillages. Il marchait pourtant d'un pas alerte. Curieusement, il n'éprouvait pas la moindre appréhension. Peut-être était-ce cette persistante sensation de paix qui le rassurait. Peut-être était-ce aussi le contact du médaillon contre sa poitrine qui le réconfortait. Peut-être était-ce tout simplement qu'il n'y avait réellement aucune menace à craindre. Toujours est-il que Ben se rendait à son mystérieux rendez-vous nocturne avec la même décontraction que s'il s'accordait une petite promenade digestive, avant d'aller se coucher pour jouir d'une bonne nuit de sommeil et attaquer de pied ferme une nouvelle journée de labeur.

Il atteignit le Cœur peu avant minuit, franchit l'orée de la forêt et s'immobilisa un instant à hauteur des bonnie blues pour contempler l'estrade aux étançons d'argent. C'était ici qu'il avait prêté serment à la Couronne ; ici que, devant tous ses sujets assemblés, il avait juré à Salica un amour éternel. La clairière était silencieuse et apparemment déserte. Rien ne bougeait, ni dans le ciel, ni dans les

bois. Ben chassa à regret ses heureux souvenirs pour s'avancer vers l'estrade entre les rangées de coussins blancs.

Un souffle de vent lui caressa la joue au passage, à peine un effleurement d'aile de papillon.

Attention !

Il allait monter les marches, quand la haute silhouette noire se matérialisa dans les airs, sur sa droite. Il se figea. Un frisson lui parcourut l'échine. L'angoisse lui noua l'estomac. Drapée d'obscurité, immobile, la haute silhouette noire demeurait dans l'ombre.

— Salut à toi, roi fantoche ! siffla une voix familière.

Nocturna ! Tétanisé, Ben sentit, pour la première fois depuis son départ, l'étreinte du danger se refermer sur sa poitrine. *Qu'est-ce que cette harpie vient faire ici ?* se demanda-t-il. Dire que Nocturna ne le portait pas dans son cœur eût été un doux euphémisme. Du jour où elle avait posé les yeux sur lui, la sorcière du Gouffre Noir avait tout simplement juré sa perte.

Ce rendez-vous était donc bien un piège, finalement ! se dit-il, consterné.

La sorcière approcha de quelques pas, immense, impérieuse. À la clarté des étoiles, Ben put enfin distinguer les traits honnis de sa pire ennemie : la chevelure de jais tombant jusqu'aux chevilles, la longue mèche argentée qui partait du milieu du front, le visage de marbre blanc, les épaules étroites et anguleuses drapées de robes noires, les longues mains d'albâtre aux ongles acérés... Nocturna était toujours aussi belle, de cette beauté froide et désincarnée qui glaçait les sangs.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ? siffla-t-elle rageusement. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de pouvoir qui menace mon domaine ?

Ben la regarda, interdit. De quoi parlait-elle ? Quelle sordide machination cette maudite sorcière avait-elle encore en tête ?

— Je ne t'ai pas...

— Tu oses..., l'interrompit-elle.

Mais à peine avait-elle ouvert la bouche qu'une ombre gigantesque fondait sur eux, masquant la clarté stellaire. Strabo atterrit à moins d'une encablure de l'estrade et replia ses ailes. Une vapeur pestilentielle monta de son corps reptilien vers les nuées, saturant

la clairière d'une puanteur si nauséabonde que Nocturna elle-même recula de dégoût.

— Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ? tonna le dragon de sa terrifiante voix de stentor. Qu'est-ce que Holiday vient faire ici, Nocturna ? Tu ne parlais pas de ce scélérat dans ta missive !

— Ma missive ? Quelle missive ? cracha la sorcière avec dédain. Je ne t'ai jamais envoyé de missive. C'est lui qui m'en a envoyé une !

— Quel tas d'os pathétique tu fais, ma pauvre Nocturna ! gronda Strabo, en regrettant effectivement la maigreur de son futur casse-croûte. Tu me fais perdre mon temps avec tes dénégations ridicules. Ce message était bien de toi. Je reconnaîtrais ta prose les yeux fermés. Si c'est pour me livrer une fois de plus Holiday que tu m'as donné rendez-vous ici, dis-moi ce que tu veux en échange et finissons-en !

— Te livrer Holiday ?

La sorcière était livide de rage.

C'est alors que Ben comprit dans quel guet-apens ils étaient tombés et, par là même, qu'il était déjà trop tard pour échapper au sort qu'on leur réservait. Oui, on leur avait adressé à chacun une lettre pour les attirer ici et leur tendre un piège. Mais pourquoi ? La question résonna dans sa tête au moment même où son regard captait la fugitive apparition d'un grand échalas filiforme dont l'allure lui rappelait vaguement quelqu'un. L'homme avait juste pris le temps de poser un objet sur l'estrade avant de détalier comme un lapin. L'objet en question était une boîte en bois qu'il n'avait jamais vue auparavant, mais l'homme, lui...

Horris Kew ! Nom d'un chien ! Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de fous ?

— Attends ! s'écria-t-il en pointant l'index vers le fuyard.

La monstrueuse tête du dragon fouetta l'air, les babines écumantes de flammes. Nocturna tendait déjà les bras, les doigts crépitant d'étincelles magiques. Un gigantesque éclair foudroya la clairière. Ben porta instinctivement la main à son médaillon, appelant aussitôt le Paladin à son secours.

Trop tard ! La lumière jaillit de l'obscurité des futaies dans toutes les directions à la fois pour les précipiter vers la boîte, comme une nasse se resserre sur sa proie. Et quelle proie ! Le dernier dragon de

l'univers, la plus puissante sorcière de Landover et le roi pris au même piège en une seconde, sans même avoir le temps de réagir. Le flux lumineux les entraîna, telle une déferlante, pour les agglutiner dans une tornade magique d'une inimaginable force. Aspirés par l'abîme qui s'ouvrait sous leurs pieds et semblait croître démesurément (ou rapetissaient-ils ?), ils tombaient, impuissants, dans un vide incommensurable.

Mais il y avait pis. Chacun éprouvait une identique et terrifiante sensation d'arrachement, comme si quelque chose ou quelqu'un les dépeçait vifs pour leur extirper ce qu'ils avaient de plus intime, pour les déposséder de leurs secrets et leur voler leur âme. Mis à nu dans d'atroces souffrances, ils sentirent alors ce démon caché, ce monstre informe et terrible que chacun dissimule au plus profond de soi, sortir de sa prison charnelle et, ivre de liberté, exulter dans d'effroyables rugissements.

Comment Horris Kew a-t-il pu s'emparer d'un tel pouvoir ? fut l'ultime pensée consciente de Ben Holiday, avant qu'il disparût, flanqué de la sorcière et du dragon, dans la Boîte à Malice.

Le sort de ses trois victimes étant réglé, le Gorse sortit de l'obscurité de la forêt, derrière l'estrade.

— Prends la boîte ! ordonna-t-il à Horris Kew dans un chuintement glacé.

Mais Horris tremblait si violemment qu'il était incapable de bouger. Ses deux mètres sept semblaient enracinés. Ses mains paraissaient nouées l'une à l'autre comme deux souches racornies. Il restait tétanisé, frappé de stupeur par la violence du spectacle auquel il venait d'assister : Holiday, Nocturna et Strabo propulsés par la magie dans la Boîte à Malice, comme de vulgaires poupées de chiffon ! Incroyable ! Comment pouvait-on maîtriser une telle puissance ? Oh, certes, le Gorse n'avait pas ménagé sa peine pour tendre son piège. Il avait préparé son plan avec minutie et avait mis longtemps à réunir la magie nécessaire. Ou, plutôt, Horris avait mis longtemps. Car c'était lui que le Gorse avait chargé d'invoquer les forces occultes qui seraient mises en œuvre. C'était lui qui avait formulé toutes les incantations pour jeter le filet de magie sur les trois plus puissants personnages du royaume. Étrangement, le

Gorse semblait ne pas être en mesure d'agir par lui-même. Pourtant, Horris avait eu un petit aperçu de son pouvoir : le Gorse s'était si bien emparé de son esprit qu'il avait obéi à ses ordres comme un véritable automate. Cette expérience aurait dû suffire à l'édifier. Pourtant, jamais il n'aurait imaginé que, une fois réunis, ces petits sorts et autres conjurations de son cru pourraient créer une force magique aussi dévastatrice.

Le Gorse siffla dangereusement.

— La boîte, Horris ! chuchota le mainate à l'oreille de son perchoir.

Horris sortit subitement de sa transe et se dirigea en chancelant vers l'estrade. Il jeta un coup d'œil anxieux à la surface de la cassette, encore enveloppée de brume : rien. La boîte était close, intacte.

Horris rebroussa chemin, portant son terrifiant fardeau à bout de bras. Il ruisselait de sueur. Son cœur battait la chamade. Il prit une profonde inspiration pour calmer son angoisse. Tout s'était passé comme prévu. Le Gorse leur avait dit que les messages qu'ils enverraient attireraient infailliblement leurs trois ennemis potentiels : les seules créatures du royaume qui aient pu représenter à leurs yeux une menace véritable. Il leur avait dit que les messages étaient ensorcelés et que leurs destinataires seraient incapables de résister à l'appel, même s'ils devaient, pour cela, rester sourds aux injonctions de la raison et du bon sens le plus élémentaire. Il leur avait dit que les sorts jetés par Horris et les symboles magiques qu'il avait tracés sur le sol, tout autour de la clairière abritant le Cœur, emprisonneraient le trio si brusquement qu'aucun n'y échapperait. Enfin, il leur avait dit que la Boîte à Malice était un cachot dont on ne s'évadait jamais.

Tout cela sembla pourtant insuffisant pour parvenir à rassurer Horris Kew.

— Et s'ils en sortaient ? demanda-t-il en posant la cassette aux pieds de son mentor.

Le Gorse laissa fuser un rire démoniaque.

— Impossible. Ils ne comprendront même pas ce qui leur arrive. Comment pourraient-ils vouloir se libérer d'un piège dont ils n'ont pas conscience ? Non, j'ai pris toutes les précautions nécessaires. Ils

ignorent jusqu'à leur propre existence. Ils sont condamnés à errer dans les brumes indéfiniment.

— Bien fait ! croassa Biggar en ébouriffant ses plumes.

— Prends la boîte, Horris ! ordonna de nouveau le Gorse.

Cette fois, Horris obéit aussitôt.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? s'enquit-il en prenant bien garde à réduire son contact avec la cassette au strict minimum.

— Nous rapportons la boîte dans la grotte et nous attendons, répondit le Gorse avec une satisfaction manifeste. Quand l'absence du roi aura provoqué une panique d'une ampleur acceptable, toi et l'oiseau retournerez rendre visite à vos amis de Bon Aloï.

Le Gorse se fondit dans les ténèbres, comme une volute de fumée se dissipe dans les airs.

— Seulement, cette fois, résonna dans le noir la voix désincarnée, vous leur réserverez une petite surprise...

LE LABYRINTHE

Le Chevalier s'éveilla à la vie, tous les sens en alerte. Il se redressa d'un bond, comme un pantin brusquement soulevé de terre par une violente traction de ficelles. Il haletait. Ses vêtements étaient trempés de sueur. Son cœur cognait dans sa poitrine, comme s'il avait couru pendant des heures sans s'arrêter. Quoiqu'il ne se souvînt pas de son rêve, il lui semblait s'être brutalement réveillé au moment crucial et il ne parvenait pas à chasser la sensation physique d'un terrible danger, d'une catastrophe imminente.

Il scruta nerveusement la pénombre. Il se trouvait dans une clairière, une petite clairière cernée d'arbres noirs. Il leva les yeux, incrédule. Ces arbres étaient si gigantesques qu'ils paraissaient soutenir le ciel. Sauf qu'il n'y avait pas de ciel. Les monstrueux fûts s'enfonçaient dans une chape de brume mouvante et si impénétrable qu'elle semblait avoir tout avalé : les feuilles, les branches, les troncs et même le ciel. La forêt baignait dans un clair-obscur de crépuscule qui aurait tout aussi bien pu annoncer le lever du jour que la tombée de la nuit. Ce lugubre décor avait quelque chose d'irréel. Il paraissait presque trop sinistre pour être vrai. Pourtant, à le contempler pour la première fois, le Chevalier sut instinctivement que ce serait là son unique réalité.

Où suis-je ? Que suis-je venu faire ici ? se demandait-il en fouillant désespérément sa mémoire.

Il n'en avait pas la moindre idée. Il ne se souvenait de rien.

Où sont les autres ? Car il n'était pas arrivé seul ici, il en était certain.

Il sentait le poids du glaive dans son dos, le contact d'une dague sur sa hanche et d'une cotte de mailles sur son torse. Il était entièrement vêtu de noir, des bottes au foulard, en passant par les gants de cuir qui recouvraient ses mains vides. Il n'avait ni lance, ni bouclier, ni heaume. Son armure était quelque part, tout près de lui. Il la devinait, mais ne la voyait pas. Il percevait sa présence, sans pourtant en ressentir l'étreinte. Il était un guerrier : son armure ne le quittait jamais.

Un lourd médaillon d'argent adhérait à sa poitrine en sueur, sous sa tunique. Il le souleva pour l'examiner. La silhouette d'un cavalier était gravée dans le métal précieux, sur fond de château fort et de soleil levant. Le cavalier était ciselé à son image. Ce pendentif lui semblait familier. Cependant, il avait l'impression de le voir pour la première fois.

Il refoula son trouble pour surveiller les environs. Un mouvement furtif attira son regard. Il marcha aussitôt dans sa direction. Une forme noire prostrée sur le sol se redressa à son approche. Une longue chevelure de jais, partagée en son centre par une mèche d'argent, drapait d'amples robes ténébreuses qui traînaient sur le sol comme une coulée de poix.

La Dame Noire. Elle ne l'avait pas quitté. Elle n'avait pas profité de son sommeil pour s'échapper (car elle voulait le fuir, il le savait). Elle releva la tête, repoussant d'une main d'albâtre ses ruisselants cheveux d'ébène. Son visage apparut, grave, blême, de ce teint d'ivoire propre aux dames de haut lignage. Le regard pénétrant de ses prunelles vertes rencontra le sien. Elle le reconnut et se raidit.

— Toi ! siffla-t-elle, venimeuse.

Ce mot, à lui seul, suffisait à exprimer des torrents de haine.

Le Chevalier ne tenta pas de l'approcher. Il savait ce qu'elle éprouvait pour lui. Il savait qu'elle le rendait responsable de son sort. Il n'y pouvait rien. Il se détourna pour jeter un regard circulaire. Aucun indice ne permettait de deviner en quelle contrée ils se trouvaient. Ils étaient arrivés là depuis un long moment déjà. Il avait entraîné la Dame Noire avec lui dans sa fuite. Oui, c'est cela : ils fuyaient quelque chose. Mais quoi ? Un monstre, un monstre qui les aurait dévorés tous les trois si... Oui, trois. Ils étaient trois.

Il secoua la tête pour chasser la douleur lancinante qui lui battait les tempes. Dès qu'il tentait de se remémorer le passé, elle lui enserrait le crâne comme un étau. Son passé... un passé aussi nébuleux

que son présent, aussi mystérieux que cette insondable forêt inconnue.

— J'exige que tu me ramènes chez moi ! ordonna soudain la Dame Noire dans un chuintement agressif. Tu n'avais pas le droit !

Il tourna la tête. Elle se tenait à ses côtés, les bras le long du corps, ses fines mains d'albâtre crispées comme des serres de rapace. Ses étranges yeux félins étincelaient d'une rage écarlate. Elle retroussait les lèvres, tel un molosse s'apprêtant à mordre.

On disait d'elle qu'elle était magicienne, qu'elle détenait de dangereux pouvoirs, qu'elle était de ceux dont il valait mieux ne pas croiser le chemin. Or, elle était son ennemie. Il ignorait ce qui les avait dressés l'un contre l'autre, mais savait que c'était irrémédiable. Il l'avait attirée hors de son antre et l'avait entraînée malgré elle jusqu'ici. Il ignorait pourquoi. Champion royal, il n'existait que pour satisfaire les désirs de son souverain. C'était sans doute le roi qui lui avait ordonné d'enlever la Dame Noire. Oui, sans doute... mais il n'en avait aucun souvenir.

— Chevalier aux noirs desseins et aux forfaits plus noirs encore ! cracha-t-elle avec dédain. Pleutre ! Tu trembles sous ta cuirasse ! Ramène-moi chez moi !

Elle aurait pu le menacer, sans doute ; lui jeter un sort, assurément. Pourtant, il ne la craignait pas. Ils étaient parvenus jusqu'ici sans qu'elle ait attenté à sa vie. Si elle en avait été capable, elle l'aurait ensorcelé depuis longtemps. Non pas qu'il eût dû s'en inquiéter, d'ailleurs. Il était fait d'acier trempé, une arme faite homme ; plus machine qu'humain, en vérité. Les sorts n'avaient pas plus d'emprise sur lui qu'une poignée de poussière jetée à la face de son heaume. La magie n'avait pas de place dans son existence. Elle était bien trop complexe pour cela. Sa vie n'était faite que de règles simples, immuables. Son univers était extrêmement limité. Il ne redoutait rien parce qu'un chevalier était, par définition, sans peur et sans reproche. Il avait si souvent frôlé la mort qu'elle lui semblait n'être qu'un autre visage de la vie. Il ne savait faire qu'une seule chose : combattre. Et ses combats ne pouvaient s'achever que de deux façons : tuer ou être tué. Il avait livré des milliers de batailles. Il était toujours vivant. Il en était arrivé à se croire invincible. Il s'imaginait éternel.

Il balaya ces pensées d'un revers de la main, comme on chasse une nuée d'insectes agaçants. Il n'était pas doué pour les choses de l'esprit. Un guerrier était fait pour l'action, non pour la réflexion. Il fit cependant un effort et tenta de lui répondre.

— Mais vous allez chez vous, lui dit-il doucement. Vous êtes en route pour un nouveau logis, une nouvelle existence.

Loin de l'apaiser, cette réponse porta la colère de la Dame Noire à son comble. Elle leva les poings, menaçante.

— Je ne te suivrai pas ! Je ne ferai pas un pas de plus, tu m'entends ? Pas un !

Il hocha la tête avec indifférence. Il ne se risquerait pas à une joute verbale avec elle. Les mots étaient des armes qu'il ne savait point manier. Pour couper court à toute invective, il s'éloigna d'un pas martial et s'arrêta au point le plus opposé de la trouée. Une fois de plus, il scruta la pénombre entre les arbres. Aussi serrés que brindilles dans un fagot, les hauts fûts sombres interdisaient toute perspective, étouffaient le moindre rai de lumière. Il était impossible de voir au-delà. Quelle direction prendre ? Et où allait-il, d'ailleurs ? Le roi devait l'attendre quelque part. Il répondait toujours à l'appel de son roi. Mais quel chemin le mènerait jusqu'à lui ?

Il se retourna instinctivement, juste au moment où la Dame Noire brandissait une lame maculée de poison dans son dos. Il lui saisit le poignet pour lui faire lâcher prise. Elle hurla. Le poignard tomba dans l'herbe et, sans desserrer son étreinte, il l'éloigna d'un virulent coup de pied. La Dame Noire se débattait comme une furie, donnant des pieds et des poings pour se libérer. Peine perdue : il était bien trop fort pour elle. Épuisée, elle s'effondra sur le sol, au bord des larmes, mais trop fière pour pleurer.

— Fais attention quand tu lances quelque chose à l'aveuglette, Chevalier ! gronda une voix caverneuse.

C'est alors qu'il aperçut la Gargouille. Elle était accroupie dans l'ombre, à quelques pas de lui. Ses yeux jaunes aux lourdes paupières reptiliennes le regardaient fixement. Rien ne permettait de deviner les pensées dissimulées derrière ce regard de statue. Était-ce là le troisième compagnon de son rêve ?

— Vous avez donc décidé de rester, vous aussi, constata distraitement le Chevalier.

— Décidé ? s'esclaffa la Gargouille. Que le mot est mal choisi ! Je suis ici parce qu'il n'y a nulle part où aller, voilà tout.

Le Chevalier examina la créature. Son corps contrefait aux membres tors semblait n'être qu'un amalgame fortuit de muscles noueux et de tendons bandés. Sa tête difforme paraissait avoir été enfoncée entre ses puissantes épaules par mégarde. Ses mains et ses pieds palmés étaient recouverts d'une épaisse toison noire. Chaque doigt s'achevait par une griffe acérée. La face était boursouflée comme un fruit blet et les traits grossiers semblaient l'œuvre de quelque enfant malhabile qui aurait pétri une poignée de terre glaise dans le vain espoir de représenter un visage humain. De longs crocs recourbés et jaunâtres saillaient des babines lippues. Les orifices percés à même la face, qui lui servaient de nez, laissaient suinter une écoeurante humeur verdâtre. Au niveau des omoplates, deux ailes de chauve-souris brassaient stupidement l'air. Trop atrophiés pour être d'une quelconque utilité, ces appendices superfétatoires avaient dû rester fichés là par erreur, souvenirs fossiles de quelque ancêtre volant, depuis longtemps disparu.

Bien qu'il ait rarement rencontré monstre plus répugnant, le Chevalier ne détourna pas les yeux. La laideur était un attribut commun à bon nombre de ses adversaires. Elle faisait partie de sa vie, au même titre que l'horreur des corps déchiquetés dont il jonchait les champs de bataille.

— Où sommes-nous ? lui demanda-t-il.

— Dans le Labyrinthe, répondit la Gargouille, d'un ton qui laissait supposer qu'elle avait réponse à tout.

Elle braqua son regard minéral vers la silhouette noire, couchée sur l'herbe, qui s'était retournée au son de sa voix.

— Ne me regarde pas, monstre ! s'écria la Dame Noire en se détournant aussitôt.

— Dans quelle contrée se trouve le Labyrinthe ? insista le Chevalier.

La Gargouille s'esclaffa de plus belle.

— N'importe quelle contrée ! railla-t-elle en découvrant ses crocs jaunâtres pour darder une langue violacée. N'importe quelle contrée, de n'importe quel univers de n'importe où ! Il s'étend tant à l'ouest qu'à l'est, au nord qu'au sud et même au milieu de rien.

Le Labyrinthe est là où nous sommes, là où nous allons et là où nous serons toujours. Il n'a ni commencement ni fin. Il est partout.

— Elle est folle ! chuchota la Dame Noire. Fais-la taire !

Le Chevalier regarda alentour.

— Il y a toujours une issue. Nous finirons bien par la trouver. Il suffit de la chercher.

La Gargouille se frotta les mains, comme un malandrin qui prépare un mauvais coup.

— Et comment accomplirez-vous cet exploit, sieur Chevalier ? fit-elle avec une lippe moqueuse.

— Certainement pas en restant ici, en tout cas, répliqua-t-il. Serez-vous des nôtres, ou préférez-vous croupir dans ce trou ?

— Laisse-la ! vociféra la Dame Noire en se levant brusquement. (Elle s'enveloppa dans ses robes.) Ce monstre n'a pas sa place parmi nous !

— « Nous » ? persifla la Gargouille. Seriez-vous alliés, à présent ? Dites-moi donc, gente dame, je brûle de curiosité : auriez-vous succombé aux attraits de ce preux chevalier ? Vous m'en voyez tout ébaubie !

La Dame Noire adressa une moue dédaigneuse à la créature, avant de lui tourner délibérément le dos.

— Je ne suis l'alliée de personne. Je préférerais mourir que m'acoquiner à l'un de vous deux !

— Votre mort me semblerait, en effet, moindre mal, rétorqua la Gargouille.

La Dame Noire fit immédiatement volte-face.

— Tu es hideuse, Gargouille. Si laide qu'en te présentant un miroir je te ferais mourir de peur !

Le monstre frémit sous l'insulte.

— Et s'il existait un miroir qui puisse réfléchir l'âme, en voyant la laideur qui t'habite, tu périrais d'horreur !

— Assez ! tonna le Chevalier en s'interposant.

Transfiguré par la colère, l'homme en noir semblait avoir absorbé toute clarté pour se cuirasser de nuit.

— Il suffit, répéta-t-il plus doucement.

Le voile sombre qui l'avait nimbé de ténèbres se dissipa sur-le-champ et il retrouva son apparence première.

Il y eut un long moment de silence, tandis que tous trois se défiaient du regard.

— Je n'ai pas peur de toi, Chevalier, dit posément la Dame Noire.

Les yeux perdus dans la brume, le Chevalier parut ne pas l'avoir entendue. Une étrange expression rêveuse flottait dans ses prunelles, comme s'il songeait aux occasions qu'il n'avait pas saisies, aux chances qu'il avait laissé échapper.

— Nous allons prendre cette direction, déclara-t-il en se mettant en marche sans un regard en arrière.

Ils cheminèrent toute la journée dans la forêt. La brume ne se levait pas. Les troncs serraient toujours les rangs à l'infini. Le décor semblait immuable. Le Chevalier avait pris la tête de la petite troupe, marchant toujours droit devant lui dans l'espoir de voir enfin les arbres s'écarter pour laisser place à une prairie ou à quelque colline du haut de laquelle il pourrait s'orienter. Son pas régulier rythmait le cours de ses pensées. Il ne comprenait pas pourquoi sa mémoire se montrait si capricieuse. Il cherchait vainement à savoir ce qui l'avait conduit en cet endroit et comment il avait bien pu se retrouver en pareille compagnie. Il essayait de chasser le brouillard ensevelissant son passé et ne rencontrait que la nuit.

Il ne savait qu'une chose : il était le champion royal, un chevalier invincible, aux multiples victoires. Tout le reste lui échappait. Il s'agrippait désespérément à cette unique certitude, ultime rempart contre la folie vers laquelle tant d'inutiles combats contre l'oubli menaçaient de l'entraîner.

Chemin faisant, les trois compagnons croisèrent plusieurs cours d'eau et s'y désaltérèrent à loisir. Ils ne trouvèrent cependant aucune nourriture. Par bonheur, aucun d'eux n'avait faim. Mais ce qui, de prime abord, leur avait semblé une aubaine finit par les inquiéter. Curieusement, la faim leur était subitement devenue étrangère. Le Chevalier en était fort troublé, mais n'en fit point part à ses compagnons de route. Ils marchèrent tout le jour, dans un crépuscule perpétuel et, quand les ténèbres descendirent enfin, firent halte pour la nuit, sans avoir échangé une parole.

Ils se trouvaient alors dans une clairière qui ressemblait étrangement à la précédente, nichée au cœur d'une forêt identique. Ils s'assirent dans l'obscurité croissante et scrutèrent les environs. Le

Chevalier ne pensa même pas à allumer un feu. Il ne ressentait ni le froid, ni la faim et constata qu'il voyait aussi clairement dans le noir qu'en plein jour. Son ouïe lui paraissait tout à coup si aiguïlée qu'aucun soupir, aucun effleurement, si ténu soit-il, ne semblait devoir lui échapper. Il se demanda si ses compagnons bénéficiaient, eux aussi, de cette surprenante acuité sensorielle, mais, devant leur mutisme renfrogné, se tint coi.

Soucieuse de ne pas prêter flanc aux sarcasmes de la Dame Noire, la Gargouille s'était installée à l'écart. De toute façon, sa place n'était pas avec les deux autres, et elle le savait. Le Chevalier l'avait sentie s'éloigner au fur et à mesure de leur pérégrination dans la forêt, comme si le monstre avait instinctivement compris qu'il y aurait toujours un mur infranchissable entre eux et lui. Il s'était d'abord accroupi dans l'ombre, à quelques aunes de distance, puis s'était étendu sur l'herbe et finalement endormi.

La Dame Noire s'était assise en face du Chevalier.

— Je ne t'aime pas, lui dit-elle tout à coup. Je voudrais te voir mort.

Il hocha la tête, impassible.

— Je le sais.

Elle était restée silencieuse tout le jour, plongée dans ses pensées, avançant vaillamment, mais sans conviction. De temps à autre, il n'avait pu s'empêcher de chercher son regard et n'y avait lu qu'une hostilité manifeste. Pourtant, parfois, il avait fugitivement rencontré ses yeux hagards. Elle lui avait alors semblé aussi perdue que lui. Elle avait beau se tenir droite, tête haute et aussi rigide que si elle portait une armure, il émanait d'elle une sorte de vulnérabilité intrinsèque qu'elle ne parvenait pas à dissimuler et qu'elle semblait ressentir sans se l'expliquer. C'était une sensation si nouvelle pour elle, la vulnérabilité.

— Pourquoi ne veux-tu pas tout simplement me ramener d'où je viens ? insista-t-elle une fois de plus, avec un accent presque désespéré. Qu'est-ce que ça peut te faire, de toute façon ? Tu n'as aucun adversaire à combattre, ici. Aucune bataille qui puisse aiguïser ton appétit guerrier. Pourquoi restes-tu ? Est-ce contre moi que tu es censé te battre ? Suis-je ton ennemie ?

— Vous l'avez dit vous-même.

Cet ouvrage a été mis en pages par



N° d'édition : L.01EUCN000859.N001
Dépôt légal : novembre 2018